U d'/of OTTAWA
39003004681804

Mar 4/64

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/napoloniermmed00cade

NAPOLÉON Ier

Mme DE STAËL ET LES ÉMIGRÉS DE COPPET

SUIVI

DU CHATEAU DE DIVONNE

ET SES ENVIRONS

PAR C. M***

GENÈVE

IMPRIMERIE C.-L. SABOT, RIVE, N° 10.

1859

francia

NAPOLÉON Ier

NAPOLÉON Ier

Mme DE STAËL ET LES ÉMIGRÉS DE COPPET

SUIVI

DU CHATEAU DE DIVONNE

ET SES ENVIRONS

PAR C. M***

GENÈVE

IMPRIMERIE C.-L. SABOT, RIVE, N° 10.

1859

Universitas
BIBLIOTHECA

DC
203.9
C33 N3
1859

NAPOLÉON Ier & Me DE STAËL

I

Le château de Coppet, en 1807, réunissait ce qu'il y avait de plus distingué en Europe : Mmes de Staël et Récamier, l'esprit, la beauté et les grâces; l'une comme peintre, et l'autre comme modèle; et cela à une époque où, si l'on peut ainsi parler, la retraite de Mme de Staël était devenue le champ d'asile de la haute société du faubourg Saint-Germain.

M. Benjamin Constant, publiciste distingué, dont la carrière était destinée à avoir un si grand éclat sous la dictature de l'homme qui a su dompter la Révolution.

M. de Montloisier, autre publiciste d'un genre différent, qui appartenait au côté droit de l'Assemblée constituante, l'homme de France qui, incontestablement, connaissait le mieux les anciennes institutions de la monarchie française.

M. Camille Jordan, orateur plein d'âme et de conscience, qui transportait à la philosophie morale l'emploi des facultés qu'il eût destinées à la tribune.

M. de Barante, sur qui la littérature française fondait de grandes espérances.

Le bon goût et la facile élégance de l'ancienne cour étaient représentés à Coppet par le duc de Noailles : on sait combien Mme de Staël, qui appréciait tant l'esprit, savait aussi apprécier le ton et le savoir-vivre de la France d'autrefois.

M. de Montmorency venait d'arriver au

château sous le poids d'un exil auquel, il faut être juste, il avait bien des droits. Quoiqu'il fût jeune encore, il était un des modèles de la politesse et de la grâce des seigneurs de la cour du grand siècle; et cette noblesse chevaleresque intéressait d'autant plus en lui, qu'elle était l'expression même de ses sentiments, et qu'elle était réunie aux qualités les plus solides et les plus attachantes, comme au caractère le plus élevé.

Au château de Coppet se trouvaient encore Mme de Krüdner, dont le roman de *Valérie* a eu tant de succès; Mme de Montaulieu, qui s'est placée si honorablement par celui de *Caroline;* Mme Lebrun, peintre distingué, dont les portraits aimables sont dans toutes les grandes galeries de l'Europe; le comte Galofkin, Russe aimable et plein d'esprit, ainsi que deux jeunes Anglais dont les noms m'échappent.

La société de Genève arrivait tout naturellement à Coppet; s'y rencontrait sou-

vent l'un des hommes les plus aimables de cette société, M. de Châteauvieux.

Telle était la société qui entourait les deux femmes qui, des bords du Léman, inquiétaient le maître du monde; car au château de Coppet on ne parlait pas seulement d'amour et de littérature, on parlait de gloire, de politique, puis l'on écrivait.

Le 5 juin, Mme de Staël annonça à la noble et savante société une partie à la naissance de La Versoix : pour mieux dire, un déjeûner champêtre. Des ordres furent donnés en conséquence pour que le déjeûner fût servi près de ce courant d'eau, sous une tonnelle faite de feuillage, à l'entrée d'un bosquet.

Mme de Staël, à cette époque, travaillait à son roman intitulé : *Corine ou l'Italie*, et elle éprouvait le besoin de parcourir les lieux où les muses font leur séjour.

Le 15 juin, à huit heures du matin, les illustres exilés descendirent de voiture, visitèrent le château de Divonne, qui, à

cette époque, était loin d'être ce qu'il est aujourd'hui ; car il était encore la propriété des adjudicataires de quatre-vingt-treize, qui l'avaient rendu presque désert. La Restauration seulement est venue lui rendre son ancienne splendeur.

Lorsqu'ils eurent parcouru ces bords fortunés et visité ces sites enchanteurs, ils se mirent à table. Le repas fut très-prolongé par la conversation la plus animée. L'éloquence de Mme de Staël, l'esprit de Benjamin Constant, l'élégance du duc de Noailles, l'ingénuité piquante, la grâce fine et spirituelle de Mme Récamier firent écouler les heures avec une inconcevable rapidité. Ils oublièrent qu'ils étaient proscrits et qu'ils se trouvaient sur une terre ennemie, et commettaient un acte de rébellion en violant le territoire que la puissance impériale leur avait signifié d'évacuer jusqu'à nouvel ordre.

Au dessert, la conversation tomba sur l'amour, ce qui arrivait souvent au château

de Coppet. Mme de Staël soutint que les grandes passions naissaient toujours subitement et à la première vue. « La fable, ajouta-t-elle, fait naître Minerve toute formée et toute armée; la sagesse a besoin de temps et d'expérience qui seuls peuvent lui donner toute sa perfection. »

J'ai toujours trouvé cette allégorie mauvaise. L'amour seul doit naître ainsi ; c'est lui qui naît tout armé et avec l'énergie qu'il doit avoir.

M. de Barante s'empressa d'applaudir cette narration, et Mme de Staël avait aussi compté sur son approbation.

A ce moment, le premier repas de la journée était à son déclin, et chacun était joyeux du commencement de cette petite fête champêtre.

II

Il était alors deux heures; plusieurs personnes témoignèrent le désir de faire une petite promenade aux environs. On décida donc de monter jusqu'au sommet du mont Mussy, afin de découvrir plus facilement les rochers de Meillerie. M. de Barante parut enchanté de cette décision, ce qui fit sourire Mme Récamier.

— Cependant, lui dit-elle tout bas, ces rochers ne sont que des pierres.

— Oui, Madame, répondit M. de Barante;

ce ne sont véritablement que des pierres pour ceux qui n'aiment point ou qui n'ont jamais aimé.

Ces paroles, accompagnées d'un regard de feu, dévoilèrent à Mme Récamier la force de sa passion et tout ce qui se passait dans son âme.

Tout le monde se leva donc de table, et on se hâta de partir.

M. Duvillard de Grilly, qui faisait partie de la société, et dont les propriétés entourent une grande partie du mont Mussy, assura qu'il connaissait parfaitement tous les sentiers, et qu'il était prêt à leur servir de guide.

On prit un sentier au-dessus de la source, à travers la châtaignerie, où quelques rochers noircis par les temps montrent leurs pointes couvertes de mousse. M. de Montmorency ouvrait la marche avec Mme de Staël, et, comme un noble et vaillant cavalier, il la soutenait, la protégeait en élaguant les branches entrelacées qui

obstruaient leur passage. M. de Barante donnait le bras à Mme Récamier; Benjamin Constant, à Mme Lebrun; le duc de Noailles, à Mme de Montaulieu, et M. de Montloisier, à Mme Krüdner; venaient ensuite M. Camille Jordan avec Mme de Châteauvieux; le comte Galofkin et les deux jeunes Anglais avec des dames dont je ne puis fidèlement reproduire les noms; venaient en dernier lieu, pour fermer la marche, M. de Châteauvieux avec Mme Duvillard.

On arriva enfin au sommet du mont Mussy, où de nombreux troupeaux paissaient paisiblement sous la garde de leurs fidèles bergers.

Après avoir, au moyen de longues-vues, découvert les rochers de Meillerie, l'entretien tomba tout naturellement sur le roman de la *Nouvelle Héloïse;* mais, cette fois-ci, M. de Barante et Mme Récamier gardèrent le silence : un roman plus certain les occupait, et rien au monde ne

pouvait venir les distraire dans ce moment.

Enfin, toute la société vint s'asseoir à l'ombre d'un gigantesque châtaignier, qui se trouvait isolé sur le versant du mont qui regarde le Léman. Ce châtaignier se trouvait sur la propriété de M. Duvillard ; lui-même fit remarquer à toute la société que cet arbre séculaire avait jadis abrité de grands personnages, car on pouvait lire encore sur son écorce les noms des deux grands philosophes qui ont à jamais immortalisé le XVIIIme siècle, Voltaire et Rousseau.

La conversation vint à tomber sur l'empereur, sur son gouvernement ; on parla beaucoup de Fouché, alors ministre de la police. Mme Récamier raconta tous les piéges qu'il lui avait tendus et les démarches qu'il avait faites auprès d'elle pour l'amener à être dame d'honneur à la cour. Toute la société, d'un commun accord, lorsque Mme Récamier eut terminé son

récit, pria Mme de Staël de prendre la parole.

— Puisque nous en sommes sur ce chapitre, dit-elle, je vais vous raconter la seule conversation que j'aie eue avec Napoléon, et qui a décidé ma disgrâce.

Je voyais plusieurs personnes qui ne l'aimaient pas ; la société que je rassemblais lui était fort suspecte. Nous ne formions pas des complots, mais nous disions de temps en temps, contre son gouvernement et sa puissance, des mots piquants qui circulaient dans le monde, et qu'on ne manquait pas de lui rapporter. Les gens d'esprit, qui ont de la réputation en ce genre, sont rarement prudents. Il y a un tel attrait dans cette espèce de succès, qui est de tous les moments et de tous les âges, que l'on n'a que trop souvent sacrifié sa fortune et sa tranquillité au plaisir d'être cité. J'appris que Napoléon était fort irrité contre moi ; on parlait d'exil, de persécution. Je me décidai enfin à lui

demander une audience, il me l'accorda. Je ne lui avais jamais parlé, et jusqu'à ce moment je n'avais fait que l'entrevoir. Ce ne fut pas sans émotion que je me trouvai tête-à-tête avec cet homme dont la superbe volonté avait changé la face de l'Europe et bouleversé ou refait tant de destinées. L'illusion des grands succès donne toujours quelque chose d'imposant à celui qui a la double force de relever un trône abattu et de s'en emparer. Napoléon a une étrange manière de recevoir les femmes dans des audiences particulières. Il ne leur propose point de s'asseoir ; il leur parle, tout le temps de la visite, en marchant avec elles dans son cabinet. En jetant les yeux sur lui, je fus frappé de la beauté de ses traits. Il y a quelque chose de grec et d'héroïque dans sa tête, et je ne sais quoi d'impérieux et de farouche dans sa physionomie. Son regard est vif et pénétrant, ses dents sont belles, et son sourire, quand il est bienveillant, est, dit-on, plein d'ex-

pression et de finesse. Je ne l'ai vu qu'amer et forcé. Ce visage est placé sur une taille au-dessous de la moyenne, et dont les formes vulgaires ne conviennent ni à un héros ni à un guerrier. On pourrait comparer sa figure à une statue de Nabuchodonosor, dont la tête était d'or et la partie inférieure d'argile. Je commençai par le remercier d'avoir bien voulu m'entendre.... »

Il m'interrompit brusquement, en me demandant du ton le plus sûr et le plus haut ce que j'avais à lui dire.

— D'abord, Sire, répondis-je, de m'écouter avec calme et bonté.

— Du calme et de la bonté! reprit-il aigrement, je sais que vous vous en dispensez tous les jours en parlant de moi.

— Mon Dieu, Sire, répondis-je, que vous me rendez vaine!

— Comment!

— Se peut-il qu'au milieu des soins qu'exige la conquête de l'Europe et l'em-

barras de la régir, Votre Majesté puisse trouver le temps de s'informer ainsi des entretiens familiers d'une femme.

— Je ne m'en informe point : on m'en rend compte. Voulant tout savoir, je dois tout écouter.

— Oui, Sire, à l'exception des délateurs.

Ici Napoléon me lança un regard terrible, mais qui, loin de me foudroyer, m'enhardit. J'avais été sinon intimidée, du moins éblouie un moment par un prestige de grandeur ; car je ne connais d'émotions que celles qui naissent de l'admiration et de la sensibilité. Mais ce peu de convenances avec une femme, ce ton antichevaleresque me rendirent à moi-même. Le sentiment de ma supériorité sur lui, dans cet entretien, ne laissa plus dans mon âme que le désir de conserver cet important avantage par un sang-froid inaltérable.

Après un moment de silence : Oserais-

je, repris-je, demander à Sa Majesté quels sont les torts qu'on m'impute.

— On vous accuse de décrier, autant qu'il est en vous, le gouvernement sous lequel cependant vous vivez par choix..... Vous n'êtes point Française; si tout vous déplaît ici, rien ne vous empêche de retourner en Suisse, et de vous y fixer.

— De tout temps la France, par ses agréments et son urbanité, fut la véritable patrie des talents; c'est dans son sein qu'on vient les perfectionner et chercher la célébrité qui en est le prix; je ne craindrais point qu'elle puisse perdre sous votre règne, Sire, de si glorieux priviléges.

Cette réponse ne lui déplut point; son regard s'adoucit.

— Non, Madame, dit-il, non, je ne suis ni un tyran ni un barbare, et je l'ai prouvé par la manière dont j'encourage les arts, les sciences et les lettres; mais, je ne puis souffrir ce que tout souverain doit réprimer. Pourquoi vous déchaînez-vous con-

tre mon gouvernement? De quoi vous plaignez-vous?

— Sire, on vous a fait des rapports infidèles; on a pris mes vœux pour des plaintes. Il est vrai, j'ai dit qu'après tant de succès éclatants, vous aviez, Sire, épuisé le merveilleux des armes et des fables antiques, et qu'il était temps de rentrer dans la simplicité de l'histoire; que le repos est pour vous un devoir, puisqu'il serait pour le monde entier le plus grand des bienfaits, et qu'enfin la force qui a tout conquis ne peut se justifier que par la modération et la générosité.

— Je n'ai rien à justifier, répondit-il en élevant la voix, et c'est de votre justification que vous devez vous occuper.

— Vous venez de l'entendre.

— Ainsi, vous n'avez voulu me voir que pour me donner des conseils : c'est une étrange prétention dans une femme!

. . . . . .

— Je n'ai eu que la prétention de dire

la vérité. Que pourriez-vous, Sire, préférer à un tel hommage ?

— La soumission et le silence.

— Je ne sais me soumettre qu'aux lois et à la raison.

— Vous ne comptez pour rien la puissance ?

— Elle est divine, quand elle est bienfaisante.

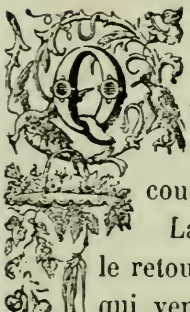
— Oui, quand on a la faiblesse de permettre tout. La crainte et la pusillanimité se déguisent souvent sous le nom de la bonté, et tous les factieux appellent despotisme l'utile surveillance et la fermeté... Allez, Madame, et disposez-vous à quitter promptement la France.

— Je m'éloignerai avec regret de mes amis; mais j'ai toujours aimé la gloire, et je me consolerai en pensant à l'importance politique que votre Majesté daigne me donner. Sire, j'aurai une ligne dans votre histoire.

A ces mots, je fis une profonde inclina-

tion, et je me retirai. Telle fut notre conversation. Vous en savez les suites, et ce n'est pas en ce moment, au milieu des amis qui m'entourent, qu'elles me paraissent affligeantes.

III



UAND Mme de Staël eut achevé sa narration, on fit beaucoup de réflexions politiques. La conversation tomba sur le retour de M. de Châteaubriand, qui venait de rentrer en France par les Pyrénées, après avoir fait le tour de la Méditerranée, visité Sparte, Athènes, Smyrne, Constantinople, Rhodes, Jérusalem, Alexandrie, le Caire, Carthagène, Cordoue, Grenade et Madrid.

Je n'ai jamais pu, dit Mme de Staël, me faire une juste idée du différend qui existe

entre M. de Châteaubriand et moi. Je n'ai cependant jamais écrit contre lui, pas plus que contre la poésie de M. de Fontanes; et ces deux grands génies ne cessent de critiquer mes ouvrages, et font tout ce qui dépend de leurs facultés littéraires pour paralyser ma plume.

Je crois, Madame, répondit M. de Montmorency, que vous faites erreur sur ce point, du moins pour M. de Châteaubriand; et j'ai ici dans mon portefeuille une lettre qui, sûrement, pourrait vous convaincre.

« Quand les pélerins avaient accompli » le voyage de la Terre-Sainte (disait M. de » Châteaubriand dans sa lettre), ils dépo- » saient leur bourdon à Jérusalem, et pre- » naient pour le retour un bâton de pal- » mier. Je n'ai point rapporté dans mon » pays un pareil symbole de gloire, mais » j'ai rapporté des documents précieux. Si » le ciel m'accorde un repos que je n'ai » jamais goûté, je tâcherai d'élever en si- » lence un monument à ma patrie; si la

» Providence me refuse ce repos, je ne » dois songer qu'à mettre mes jours à » l'abri des soucis qui les ont empoisonnés. » Je ne suis plus jeune ; je n'ai plus l'a- » mour du bruit ; je sais que les lettres, » dont le commerce est si doux quand il est » secret, ne nous attirent au dehors que des » orages. Peut-être l'exil sera-t-il la seule » récompense que ma plume me procu- » rera.

» Quant à vous, mon cher M. de Mont- » morency, vous n'avez pas le droit de » vous compter au nombre des proscrits, » et encore bien moins celui de faire en- » tendre des plaintes ; le talent, l'esprit et » les grâces, qui se jouent autour de vous, » doivent, sinon vous faire oublier votre » patrie, au moins vous faire oublier que » vous êtes proscrit.

» Voilà une lettre déjà bien longue, mon » cher ami ; et cependant il me reste en- » core bien des choses à vous dire.

» Je sais que Mme de Staël se plaît à

» m'appeler capucin. Mais comme vous sa-
» vez que nous autres papistes avons la
» fureur de vouloir convertir notre pro-
» chain, je vous avouerai, en confidence,
» que je donnerais beaucoup de choses
» pour voir votre noble amie se ranger sous
» les drapeaux de la religion. Voici ce que
» j'oserais lui dire, si j'avais comme vous
» l'honneur et l'avantage de soupirer au-
» près d'elle :

» Vous êtes sans doute une femme su-
» périeure ; votre tête est forte, et votre
» imagination toujours pleine de charmes,
» témoin ce que vous dites d'Herminie dé-
» guisée en guerrier. Votre expression a
» de l'éclat et de l'élévation.

» Mais malgré tous ces avantages, vos
» ouvrages sont bien loin d'être ce qu'ils
» auraient pu devenir. Le système est trop
» mêlé d'expressions métaphysiques ; le so-
» phisme des idées repousse ; l'érudition
» pourrait satisfaire, si le cœur surtout
» n'était pas trop sacrifié à la pensée. D'où

» proviennent ces défauts ? De votre philoso-
» phie. C'est la partie éloquente qui man-
» que essentiellement à vos ouvrages. Or,
» il n'y a point d'éloquence sans religion.
» L'homme a tellement besoin d'une éter-
» nité d'espérance, que vous avez été obli-
» gée de vous en former une sur la terre
» par votre système de perfectibilité, pour
» remplacer cet infini, que vous refusez
» de voir dans le ciel. Si vous êtes sensible
» à la renommée, revenez aux idées reli-
» gieuses. Je suis convaincu que vous avez
» en vous le germe d'un ouvrage beaucoup
» plus beau que tous ceux que vous nous
» avez donnés jusqu'à ce jour. Votre talent
» n'est qu'à demi développé : la philoso-
» phie l'étouffe ; et si vous demeurez dans
» vos opinions, vous ne parviendrez point
» à la hauteur que vous pouviez atteindre
» en suivant la route qui a conduit Pascal,
» Bossuet et Racine à l'immortalité.

» Voilà comme je parlerais à Mme de
» Staël sous le rapport de la gloire. Quand

» je viendrais à l'article du bonheur, je » varierais un peu ma manière ; j'emprun- » terais cette langue si douce des sauva- » ges américains, qui me serait permise en » ma qualité de voyageur, et je dirais à » ma néophyte : Vous paraissez n'être pas » heureuse ; vous vous plaignez souvent, » dans vos ouvrages, de manquer de cœurs » qui vous entendent. Sachez qu'il y a de » certaines âmes qui cherchent en vain » dans la nature les âmes auxquelles elles » sont faites pour s'unir, et qui sont con- » damnées, par le Grand-Esprit, à une » sorte de veuvage éternel.

» Si c'est là votre mal, la religion seule » peut le guérir. Le mot philosophie, dans » le langage de l'Europe, me semble corres- » pondre au mot solitude dans l'idiome des » sauvages. Or, comment la philosophie » remplacera-t-elle le vide de vos jours ? » Comble-t-on le désert avec le désert ? »

Après la lecture de cette lettre, M. de Montmorency ajouta : « Vous voyez donc,

Madame, que l'opinion de M. de Châteaubriand sur votre érudition est loin de vous abaisser, puisque, au contraire, il prétend qu'il y a en vous quelque chose de sublime. »

Mme de Staël, un peu piquée de ce que renfermait la lettre, répondit : « M. de Châteaubriand est sans doute un grand génie, et passera à la postérité comme célèbre écrivain ; mais si jamais le hasard fait que, directement, je reçoive de lui une pareille leçon, je lui répondrai avec raison : De retour du Nouveau Monde, votre muse, trop froide pour captiver la mienne, n'a que faire de gémir sous les habits de deuil dont vous l'avez revêtue. Elle ne voltige, Monsieur, qu'autour des cloîtres, dans le sein des églises et des cimetières, où elle n'enfante que la douleur, des pleurs, le repentir et la mort. Vous dites, Monsieur, dans la préface de votre *Attala,* en critiquant Voltaire : « Les muses sont des fem-» mes célestes qui ne défigurent point leurs

» traits par des grimaces. Quand elles pleu-
» rent, dites-vous, c'est avec un secret
» dessein de s'embellir. » J'avoue franche-
ment que votre idée me plaît fort. Mais je
dois vous avouer aussi que, quand les vier-
ges du Pinde veulent s'embellir par des
larmes, ce n'est point par celles que vous
voudriez nous faire verser. Les sœurs du
Parnasse sont jeunes et belles, et ne s'em-
bellissent qu'en versant des larmes d'a-
mour; et j'ai peine à croire que ces filles
divines se soient embellies en pleurant
dans la grotte du père Aubri, où la fille de
Lopez, après avoir pris la coupe fatale, va
rendre le dernier soupir.

« Ma *Corine* ne meurt point ainsi; après
avoir savouré l'amour, elle bénit son amant,
chante sa patrie et s'envole à l'Élysée avec
les muses qui lui ont fermé les yeux. »

Comme Mme de Staël prononçait ces der-
nières paroles, M. de Châteauvieux fit
observer qu'un changement avait lieu dans
l'atmosphère. A l'instant, tous les yeux se

dirigèrent snr l'horizon, où déjà l'on distinguait sur le Mont-Blanc et sur le Jura des nuages qui cherchaient à dérober à la terre les rayons du soleil. Son aspect mélancolique semblait présager la tempête. Le vent se leva avec une impétuosité extraordinaire, secouant tristement les vertes chevelures des jeunes sapins. La voûte de feuillage que formait le châtaignier sous lequel ils se trouvaient, s'agitait comme la voûte d'un monument ébranlé par un tremblement de terre. Le ciel devenu sombre et grisâtre répandit la crainte parmi les nobles dames qui commençaient de s'envelopper plus étroitement dans leur châle.

— Une tempête se prépare, dit M. Duvillard; suivez-moi, que nous cherchions un abri.

— Que le Seigneur nous protége, répondit Mme Récamier en s'accrochant au bras de son cavalier.

— Celui qui mesure le vent à l'haleine de l'agneau, connaît nos forces, répli-

qua Mme Krüdner ; il saura mésurer cette épreuve !

Déjà le Léman berçait ses ondes avec furie, et les éclairs, avant-coureurs du tonnerre, semblaient, sur sa surface, proclamer la révolution des éléments. Les nuages, chassés par le souffle des noirs aquilons, venaient fondre sur leurs têtes ; les arbres gémissaient et semblaient prêts à se briser, tant ils pliaient sous l'effort de la tempête. L'ouragan murmurait sourdement, mêlant les roulements d'un tonnerre lointain aux lugubres gémissements des bois ; de pâles éclairs sillonnaient l'horizon, se succédant par intervalles, et semblaient accorder à la noble caravane le temps de s'impressionner plus vivement de l'horreur de leur situation.

Ajoutons les cris des bergers qui rassemblaient leurs troupeaux, le vol rapide et effrayé des oiseaux, les cris lugubres qui se faisaient entendre dans l'air, et l'on pourra se faire une idée de l'effroi qu'é-

prouvaient des dames si peu accoutumées à de pareils spectacles.

Dans un de ces moments d'affreuse anxiété, lorsque la pluie commençait à tomber en larges gouttes, un éclair plus brillant que les premiers leur découvrit, à travers le feuillage et l'obscurité du temps, un bosquet de jeunes sapins jusqu'alors dérobé à leurs regards. Ils coururent s'y mettre à l'abri. Cette masse de jeunes géants, rapprochés à une égale distance les uns des autres, formait une voûte spacieuse, dont les pieds mêmes représentaient les colonnes, et la mousse qui les entourait le tapis. Chaque cavalier abrita sa dame du mieux qu'il lui fut possible. Les nues déchirées par la foudre versaient sur la terre leurs vastes réservoirs ; les ravins, changés en impétueux torrents s'élançaient en mugissant à travers les bois, entraînant dans leur course les pierres et les arbres que l'ouragan avait arrachés au sol.

Assise sur la mousse qui tapissait cet agreste réduit, la noble caravane attendait dans le silence de l'effroi la fin de la tempête. Comme elle paraissait s'apaiser, il fit un éclair tellement prononcé, que l'effet qu'il produisit dans l'ombre des sapins fut effroyable; au même instant un violent coup de tonnerre éclata; il partit avec un tel fracas, qu'on eût dit que les glaciers des Alpes et les rochers du Jura se confondaient pour reformer le chaos. Chaque dame jeta un cri en s'attachant à son cavalier protecteur, excepté pourtant Mme de Staël, qui ne parut point s'émouvoir. Mme Récamier tomba évanouie dans les bras de M. de Barante; tout le monde s'empressa de lui prodiguer des secours.

Il n'est point nécessaire de dire au lecteur de qui elle reçut les plus tendres soins; il est si doux pour une jeune femme nerveuse qui revient à la vie, de se réveiller pressée dans les bras de celui où cent fois peut-être elle a désiré mourir.

Enfin, la tempête s'apaisa, un calme profond succéda à sa violence, et les nuages s'éloignèrent. Le soleil, alors plus rapproché du Jura, apparut dans sa splendeur primitive, plongeant ses filets d'or à travers la voûte mélancolique des sombres sapins qui leur avaient offert cette agreste retraite.

Mme Récamier, comme les feuilles et les fleurs, voyant reparaître le monarque des mondes, reprit ses forces et ses couleurs, remercia d'abord le ciel de l'abri qu'il leur avait offert, et ensuite toute la société des soins qu'elle lui avait prodigués.

M. Duvillard commençait à reconnaître les lieux qu'il disait avoir parcourus dans sa jeunesse. Ses souvenirs lui permettaient enfin de guider avec plus de certitude, en un mot, de remplir plus fidèlement la mission, ou plutôt la tâche qu'il s'était lui-même imposée. Le ciel soit loué! s'écria-t-il, je retrouve mes anciennes traces : voici le sentier qui conduit droit à l'ave-

nue du château de Divonne, et celui-ci, à droite, en traversant cet épais taillis, va aboutir dans mon verger au château de Grilly.

Ils prirent donc le sentier qui descendait à Divonne, en marchant très-lentement, car le sol, encore tout pâteux, faisait faire à ces dames, surtout à Mme Récamier, des glissades que son génie musical n'avait encore point produit à ses pieds mignons, qui à cette époque étaient en réputation de tracer les Grâces dans ses salons.

En descendant ce sentier, l'arc-en-ciel vint leur offrir un tableau des plus charmants, et leur rappeler que le Créateur avait fait alliance avec les habitants de la terre. Les bases de ce signe symbolique reposaient d'un côté sur la ville de Thonon (Savoie), et de l'autre côté, sur la ville de Nyon (canton de Vaud); on eût dit que le divin Architecte, pour couronner le Léman et le fils du St-Gothard, avait employé

les couleurs les plus brillantes du prisme.

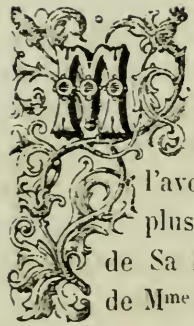
M. de Montmorency demanda à Mme de Staël quel effet avait produit sur son esprit cet effroyable éclair et ce violent coup de tonnerre. — Elle répondit, avec son sang-froid accoutumé : « Si c'était M. de Châteaubriand qui me fit cette question, je lui répondrais : J'ai cru voir quelque chose de l'*Enfer* du Dante : peut-être serait-il satisfait; mais, à vous, M. de Montmorency, je vous réponds qu'un éclair, un coup de tonnerre sont aussi naturels que les rayons du soleil, que le plus frais et le plus doux des zéphyrs. Tout ce qui est dans la nature lui appartient, et par conséquent rien de ce qu'elle enfante ne doit nous surprendre et nous émouvoir [1] ».

1 Le Dante erre d'abord dans une forêt qui cache l'entrée de son enfer; rien n'est plus effrayant que cette solitude. Bientôt il arrive à la porte où se lit la fameuse inscription :

Per me si va nella cita dolente,
Per me si va nello eterno dolore;
Per me si va tra la perduta gente.
. . . . . .
Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.

Laissons ici pour un instant nos illustres exilés ; laissons-les descendre tout à leur aise, et revenons un peu sur la tempête politique. Ah ! celle-là, elle est terrible ! C'est la foudre vengeresse.

IV



Monsieur Fouché, ministre de la police, comme nous l'avons vu plus haut, avait fait plusieurs démarches, par ordre de Sa Majesté Impériale, auprès de Mme Récamier, pour l'attirer à la Cour comme dame d'honneur ; mais toutes ses démarches furent inutiles, même après avoir employé la menace. Elle garda son indépendance, et préféra l'exil aux honneurs de la cour. Mais lorsque l'Empereur sut qu'elle s'était retirée au château de Coppet, sous les auspices de la grande

femme qui le surpassait peut-être en génie, il dépêcha un agent secret dans les environs pour surveiller ses mouvements; en un mot, pour tenir la police impériale au courant de ce qui se passait à la cour de Mme la baronne de Coppet; je dis sa cour, parce que, en effet elle était reine dans son château.

Cet agent vint donc se fixer à Divonne, sous les allures d'un rentier; de là il pouvait rendre un compte exact au Gouvernement français de ce qui se passait à Coppet, vu que la distance n'est que de cinq kilomètres.

M. Fouché ayant été informé de la partie préméditée à la naissance de La Versoix, et l'agent lui ayant indiqué, dans son rapport, que les lieux où devait se faire cette partie se trouvaient sur le territoire de l'empire, il décida l'arrestation de tous les exilés qui s'y rencontreraient. Il fit part de son dessein à Sa Majesté Impériale, qui l'approuva sur-le-champ. Une chaise de

poste fut préparée : deux agents de la force publique assez distingués, et un colonel de gendarmerie roulaient sur la route de Genève.

Ils arrivèrent à Gex à onze heures du matin, et, pour ne point faire naître de soupçon, le colonel se rendit chez le lieutenant de gendarmerie, et ordonna la revue de la brigade ; les deux agents se rendirent à la sous-préfecture, requirent MM. le Sous-Préfet et le Procureur impérial. Le colonel monta le cheval du lieutenant, et celui-ci celui du gendarme qui restait de planton ; le Procureur impérial et les deux agents prirent place dans la calèche de M. le Sous-Préfet, qui se dirigea sur la route du canton de Vaud, sous l'escorte de la gendarmerie.

Arrivés sur La Versoix, ils ne trouvèrent que les domestiques occupés à rentrer les ustensiles, en un mot, tout ce qui avait servi au poétique déjeûner. Ils continuèrent leur route jusqu'à Divonne, sans faire

naître aucun soupçon, et descendirent chez M. le Maire de la localité, qui leur donna tous les renseignements dont ils avaient besoin : il leur assura que les exilés étaient sur le mont Mussy, et que leurs voitures étaient au château.

Pour ne point donner l'alarme, il fut décidé qu'ils ne se présenteraient qu'au moment où ils monteraient en voiture, et qu'au nom de la loi ils les inviteraient à prendre la route de Gex, où des appartements commodes leur étaient préparés, en attendant des ordres supérieurs.

En effet, tout était préparé à la sous-préfecture pour les recevoir commodément; en un mot, des ordres avaient été donnés en conséquence pour qu'ils fussent traités selon leur rang.

Enfin, le cocher de Mme de Staël, garçon fort intelligent, ayant vu le colonel à la tête de toute sa brigade, conçut des soupçons. Il remarqua qu'un gendarme se promenait continuellement à l'extrémité de l'avenue

du château. Inquiet de ne point les voir arriver après la tempête qu'il avait fait, il partit à leur rencontre, et les trouva à la place où nous les avons quittés, contemplant encore le phénomène que le ciel enfante après la tempête.

Il leur fit part de ses craintes; il leur dit que toute la brigade était arrivée à Divonne avec un colonel de gendarmerie, le Sous-Préfet, le Procureur impérial et deux autres inconnus; qu'un gendarme ne cessait de garder l'avenue du château, et, ajoutait-il, il n'a pas même quitté son poste pendant le gros temps qu'il a fait.

Tout le monde, à cette nouvelle, resta stupéfait.

Mme de Staël prit la parole et dit : « Voici un événement auquel j'étais loin de penser, si toutefois nos craintes sont fondées. Serait-il possible, reprit-elle, que sa vengeance poussât les choses jusqu'à ordonner un acte de cette nature? Non, je ne puis le croire; car ceci, loin d'être une

victoire, ne serait qu'une lâcheté. Comment voudriez-vous, Messieurs, que celui qui a conquis l'Europe entière en quelques années ; celui qui fait les rois et les détrône de même; celui qui distribue des duchés avec autant de générosité; comment voudriez-vous, dis-je, que son esprit s'acharnât à nous disputer, pour quelques heures, un kilomètre de terrain ? »

— Madame, répondit M. de Montloisier, je suis fâché de vous contredire, en un mot, de ne point penser comme vous. J'ai eu comme un pressentiment que ce monsieur qui nous accosta, il y a huit jours, au bord du lac, était un agent secret.

— Oui, répondit M. de Noailles, je me rappelle fort bien que nous parlâmes de notre partie d'aujourd'hui, et qu'il nous dépeignit parfaitement les lieux.

— Vous voyez, reprit Mme Récamier, que cet inconnu était véritablement un agent, et qu'ayant eu connaissance, il y a huit jours, de notre partie d'aujourd'hui, il aura eu le

temps d'en informer M. Fouché, qui n'aura pas manqué d'en tirer des conséquences, et ce jour pourrait bien être le terme échu où il doit réaliser toutes les menaces qu'il m'a faites.

M. de Châteauvieux, qui venait de comprendre la fâcheuse position où se trouvaient les exilés, prit la parole et dit :

« Il ne s'agit point de rester ici dans l'inaction, en perdant un temps trop précieux peut-être. Si véritablement c'est une arrestation, comme il y a lieu de le supposer, ces Messieurs, chargés de cette mission, soit pour faire le moins de bruit possible, soit encore pour ne pas manquer de convenances, ne se présenteront qu'au moment de monter en voiture; ainsi, Messieurs et Mesdames qui vous trouvez compromis, prenez ce sentier, dont l'épais feuillage va couvrir votre fuite jusqu'à Grilly; M. Duvillard vous conduira au pont de La Versoix, et, arrivés là, vous serez en lieux sûrs. »

La société se sépara ; les exilés suivirent M. Duvillard à travers le sentier qui conduisait directement au château de Grilly, et M. de Châteauvieux, le comte Golofkin, les deux jeunes Anglais et celles de ces dames qui ne se trouvaient pas compromises, descendirent lentement le côteau, afin de donner le temps aux exilés de se mettre hors de danger.

Le gendarme qui gardait l'avenue, voyant arriver les personnes désignées ci-dessus, suivies d'un domestique en livrée, alla, d'après sa consigne, avertir le maréchal-des-logis, qui vint de suite avec toute sa brigade entourer le château, pour fermer toutes les issues, avec ordre de ne laisser sortir personne.

Ce chef, après avoir placé ses gendarmes, va informer son colonel des dispositions qu'il avait prises, et lui annonce que Mme de Staël et sa suite sont au château, où tout était préparé pour monter en voiture.

Le colonel, muni d'un mandat d'amener, suivi du Procureur impérial, du Sous-Préfet et de deux agents, arriva au château.

Ces Messieurs et ces Dames se promenaient dans le jardin, sur la terrasse qui regarde le Léman, en attendant que tout fût prêt pour monter en voiture.

Arrivé au jardin, le colonel s'approcha militairement, prit une attitude respectueuse, et garda toutes les convenances qu'exigeait sa mission. N'ayant point l'avantage de connaître Mme de Staël, ni aucun des personnages qui, comme elle, se trouvaient sous le poids de l'exil, il crut qu'il avait sous sa main les véritables exilés.

— Messieurs, dit-il, il est des missions bien pénibles à remplir, et celle que je viens accomplir aujourd'hui auprès de vous, est bien désagréable et contraire à mon cœur, surtout pour ces Dames qui, peut-être, sont comprises dans le nombre des personnes respectables qui me sont signalées. Mais, lorsque l'on est au service des

lois, il faut obéir; ainsi, par ordre de Sa Majesté l'Empereur des Français, je vous fais prisonniers.

M. de Châteauvieux, fort de son indépendance, prit la parole en ces termes avec le sang-froid qui lui était particulier :

—Depuis quand, Monsieur, Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur des Confédérations du Rhin et de l'Helvétie, a-t-il donné l'ordre d'arrêter les citoyens de Genève qui viennent en partie de plaisir visiter la lisière de son vaste empire? Depuis quand de telles violences sont-elles en usage? Je ne sache pas, Monsieur, que de pareils actes se soient commis sous les empereurs romains les plus barbares. Les triumvirs ont-ils ressuscité? Les Octavius, les Antoine, les Lépidus satisfont-ils leur vengeance en sacrifiant les citoyens? Veut-on nous faire éprouver le sort de Paulus et de Cicéron? A-t-on oublié tout sentiment d'humanité? La férocité se réunit-elle à la puissance? Non, je ne

puis le croire; dans notre siècle, siècle de lumière et de liberté, le droit des gens est inviolable! Sa Majesté Impériale n'a pu vous donner de tels ordres; il y a erreur, j'en suis convaincu.

— Ce n'est donc point, reprit le colonel tout désappointé, à MM. de Montmorency, Benjamin Constant, de Montloisier, à qui j'ai l'honneur de parler? Et au nombre de ces Dames ne se trouve-t-il point Mmes de Staël, Récamier et Krüdner?

— Non, Monsieur, répondit M. de Châteauvieux; aucun de ces Messieurs et aucune de ces Dames que vous venez de nommer ne nous procurent l'honneur de se trouver parmi nous.

— Alors, Messieurs et Mesdames, reprit le colonel, je vous demande mille fois pardon; ayez la bonté, je vous prie, de vouloir me faire connaître à qui j'ai l'honneur de parler en ce moment; convaincu de mon erreur, je me retirerai incontinent.

— Monsieur, vous parlez dans ce moment-

ci à M. de Châteauvieux, citoyen de Genève, et ces Messieurs ont l'honneur d'être : 1° le comte Galofkin (Moscovite); 2° lord Guetmann, et 3° lord Névil. Quant à ces dames, vous voyez Mme Duvillard de Grilly, dont les propriétés ne sont guère éloignées d'ici que de trois kilomètres; Mme Pictet, citoyenne de Genève, et Mme de Châteauvieux. D'ailleurs, Monsieur, il est facile de vous assurer de notre identité, particulièrement de celle de ces Dames et de la mienne. M. Fabris, sous-préfet, ainsi que M. Giraud, procureur impérial, ici présents, nous connaissent assez pour vous renseigner.

MM. Giraud et Fabris s'approchèrent et déclarèrent reconnaître M. de Châteauvieux pour un des principaux citoyens de la ville de Genève, ainsi que Mme Pictet, et déclarèrent en outre connaître particulièrement Mme Duvillard de Grilly.

Mon identité étant établie, reprit M. de Châteauvieux, je crois pouvoir, à mon tour,

répondre de ces Messieurs qui ne peuvent en ce moment établir authentiquement la leur.

Au même instant, un des agents secrets arriva, bride abattue, et demanda à parler au colonel. Il lui dit que Mme de Staël et tous les exilés étaient au château de Grilly.

— Excusez-moi, dit le colonel, je reconnais mon erreur; continuez votre partie, vous êtes parfaitement libre. Et il donna aussitôt l'ordre au lieutenant de se porter avec la brigade, au galop de charge, sur le château de Grilly.

Cette dernière course fut faite en vain, les exilés étaient en lieux sûrs, et venaient, à l'instant même, de passer le pont de La Versoix; ils touchaient au sol de la République et respiraient l'air de la liberté.

La brigade arriva jusque près du pont, où elle trouva les exilés assis sur les parapets, et qui chantaient un morceau de *Guillaume Tell*, en attendant leurs voitures.

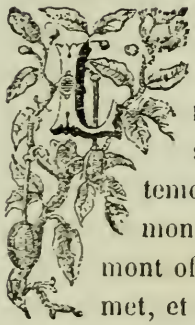
Voilà comment cette journée s'est terminée à la satisfaction de nos illustres proscrits; la police de Fouché n'en put pas dire autant; le colonel, avec sa brigade, s'en retournèrent tout confus d'avoir manqué leur proie, et l'on vit par là que les plus fins n'étaient pas du côté de la police de l'Empereur.

LE

CHATEAU DE DIVONNE

LE CHATEAU DE DIVONNE

I



Le château de Divonne est situé, comme par enchantement, sur le versant d'un mont qui regarde le Léman. Ce mont offre un plateau à son sommet, et semble découvrir son front à de nombreux troupeaux qui y paissent paisiblement. Le penchant de ce mont dominant le château est couvert de gigantesques châtaigniers, de bosquets et de sa-

pins. Dans cette aimable solitude, on jouit des agréments du printemps et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières et ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule; c'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets; c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand cette lumière se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes; les bords de La Versoix retentissent des chants des oiseaux, que la solitude et la saison semblent rendre plus mélodieux et plus tendres; les échos du mont Mussy apportent les chants rustiques des bergers, et le bêlement des tendres agneaux qui appellent leur mère vient compléter l'harmonie que la puissance divine a léguée à la nature; mais bientôt elle se hâte d'éclore, et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avait précédée;

il semble qu'un nouveau soleil se lève sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'Orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature; à chaque instant le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection. Le château, par sa riche architecture et ses embellissements de bon goût, est un chef-d'œuvre de la main des hommes, placé au centre de celui de la nature.

A trois cents pas du château, en tournant le versant du côteau, se trouve une grotte, asile de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'une nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable le ruisseau qui fertilise la plaine voisine; c'est là, dis-je, que la Naïade écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ses traits dans l'onde fugitive. « Entrez, dit-elle à la jeune vierge, entrez dans ce bois sombre; ce n'est ni le silence ni la solitude qui occupent votre esprit; vous êtes dans la de-

meure des Dryades et des Sylvains, et le secret effroi que vous éprouvez est l'effet de la majesté divine qui a deviné votre amour. »

C'est au pied de la petite montagne de Mussy que jaillit cette source d'eau pure que les Allobroges appelaient dans leur langue *Divo-onne;* ce qui, traduit en français, nous donne la signification de source abondante. C'est là que s'échappe du feuillage des arbres cet air frais que l'on respire avec une volupté secrète. C'est là que La Versoix commence à rouler ses ondes entre de grosses pierres couvertes de mousse, que l'écume des eaux couvre et découvre tour à tour. Mais, bientôt la rivière forme un canal plus tranquille, et, dans certains endroits, embrasse de petites îles, dont elle éternise la verdure. Des rochers suspendus sur les flancs de cette petite montagne; des pièces de gazon, placées aux deux côtés de la source, et la perspective de l'avenue du château lais-

sant découvrir sa riche façade, offrent à l'œil un de ces tableaux que ma pauvre plume ne peut que grossièrement ébaucher. Tout semble, dans ces lieux, être l'asile du repos et du plaisir. Au pied du promontoire, où est bâti le château, à l'extrémité d'une grande prairie toute émaillée de fleurs et couverte d'arbres fruitiers, se trouvent des bains construits sur la rivière, où, chaque printemps vient se réunir une société charmante, pour jouir de l'air pur et embaumé que l'on respire sous ce beau ciel. Chaque jour de joyeuses parties se font à la naissance de La Versoix; on dirait que le plaisir, plaçant ses autels à côté de ceux d'Esculape, veut être de moitié dans ses miracles.

C'est au sommet du mont Mussy que le philosophe devrait venir respirer la vérité; il pourrait, au centre des chefs-d'œuvre de la nature, joindre à ses profondes pensées le ton sublime qui lui convient. C'est là que le poète devrait puiser ses sujets,

recueillir ses illusions, pour créer ses héros et ses dieux; là, assis comme Homère au sommet du Pinde, viendraient les Muses caresser les cordes de sa lyre et de lauriers couronner son front.

Il pourrait aussi découvrir Ferney, brillant arsenal des pensées de Voltaire, le château de Mme de Staël et la riche cité de Rousseau.

Il pourrait également voir, sur ces mêmes bords, la ville de Lausanne, et, sur la rive opposée, au pied des glaciers du Valais, le rocher de Meillerie, qu'une fiction d'amour rendra toujours cher aux amants malheureux.

Enfin, il aurait sous les yeux, se tournant du côté de l'occident, les grandes montagnes du Jura, le Fort-l'Écluse, dont les rochers, baignés par les eaux du fils de St-Gothard, sont inaccessibles aux mortels qui voudraient en tenter le siége. Il aurait encore devant lui le défilé des monts Faucille, gorge flanquée de profonds ravins et

d'énormes rochers, où, en 1814, une compagnie de corps-francs et quelques bergers arrêtèrent une colonne de 15,000 Autrichiens. Quelles pourraient être les illusions du poète? Il ne pourrait comparer ce passage qu'à celui des Thermopyles, et les braves qui le défendirent aux trois cents Spartiates qui ont immortalisé leurs noms.

Avec un vieux capitaine à leur tête, ils sortirent du défilé, au milieu de la nuit, avançant à pas redoublés, renversant les postes avancés, et pénétrèrent jusqu'à Gex, où était le quartier-général de l'armée autrichienne; ils firent un tel carnage et inspirèrent aux Autrichiens une telle terreur, que ceux-ci se retirèrent précipitamment sur Genève. Mais, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs, ils reprirent l'offensive; le vieux capitaine tomba sous une grêle de balles, et l'honneur d'enlever son corps engagea un com-

bat terrible entre ses compagnons et les troupes autrichiennes.

Ils repoussèrent quatre fois l'ennemi de leur retraite. Après avoir perdu la position du défilé, ils traversèrent la Combe de la Vasreline, et se retranchèrent sur la montagne de St-Claude, où ils se défendirent encore deux jours; mais une nouvelle colonne autrichienne arrivant du passage des Rousses, les obligea à se retirer. Ces braves défenseurs de la patrie, après avoir fait des prodiges de valeur, rentrèrent dans leurs familles, trahis, mais non vaincus, baissant les yeux devant les baïonnettes qu'ils avaient tant de fois affrontées, et que la trahison et le lâche traité venaient d'introduire au sein de notre belle France. Ah Raguse! ah Talleyrand! que de larmes vous avez fait répandre aux véritables Français, sous le poids de la Restauration!

Le poète, après quelques réflexions, ne pourrait-il pas, comme les anciens poètes de la Grèce, chanter les guerriers de la

Faucille ? Ne pourrait-il pas les chanter comme les Lacédémoniens, comme les Athéniens chantèrent les Spartiates aux Thermopyles? Oui, il pourrait s'écrier : « Vous n'êtes plus, braves Gexois, ombres généreuses ! votre mémoire subsistera autant que l'empire d'Autriche, auquel vous opposâtes le plus grand courage; votre capitaine sera, jusqu'à la fin des siècles, un second Léonidas, et jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira, dans le cœur de vos enfants qui chérissent leur patrie, le recueillement et l'enthousiasme de l'admiration. »

Le poète aurait encore devant lui, dans une charmante vallée, le village de Vesancy, situé au pied d'un mont, à travers lequel des pointes de rochers semblent proclamer aux mortels les annales du monde. Il ne pourrait non plus s'empêcher d'admirer et de chanter les sapins qui couronnent son sommet, sapins gigantesques, semblables aux cèdres du Liban. Tout au-

tour de ces géants sont d'excellents pâturages, où l'on entend les taureaux mugir, les brebis bêler avec leurs tendres agneaux bondissant sur l'herbe; au pied de ce côteau fortuné prend naissance un petit ruisseau qui roule une eau pure et limpide, et qui, comme les heureux habitants de cette petite vallée, sans fierté ni orgueil, veut, comme eux, après avoir prodigué tous ses bienfaits, s'ensevelir dans la patrie qui l'a vu naître.

Si enfin le poète, qui joue un si grand rôle dans cette description, voulait faire un tableau complet, en rendant poétiquement ses idées, et dirigeait, en dernier lieu, sa vue sur l'horizon, il aurait, tout autour de lui, les Alpes et le Jura, et pourrait, sur le mont Mourais, comme dans une île aérienne, peindre toutes les beautés de la nature. Les muses, ces filles célestes, découvriraient à son génie, à travers l'espace des cantons suisses, où les peuples sont rois, le carquois de Guil-

laume Tell; et son génie, dis-je, pourrait voir, dans les airs, planer la flèche libératrice, qui rendit à tout un peuple ses droits.

Cher lecteur, je m'aperçois que je me suis un instant écarté de mon sujet; mais je vais insensiblement le reprendre.

Le château de Ferney, qui fut, dans l'autre siècle, le centre intellectuel de l'Europe, m'a fait plus d'une fois dire, par une suite de rapprochements bizarres, que ces deux châteaux peignaient leurs propriétaires. Ferney, avec ses deux pavillons, miniature de Versailles, sa terrasse ornée de charmilles et ses gais platanes, rappelle la mobilité, la vivacité, l'esprit pétillant de Voltaire, comme le Léman, qu'on entrevoit se balancer dans le lointain, offre une image de l'horizon immense de sa pensée. Le château de Divonne, au contraire, par son architecture carrée et massive, assise sur une solide et large base, rappelle à merveille l'époque de la chevalerie et de la féodalité, dont les seigneurs s'appuyè-

rent toujours sur le roc des croyances monarchiques et religieuses. Et la barrière colossale du Jura, qui forme l'horizon, est comme cette barrière infranchissable du devoir que la foi et les traditions devaient élever devant les limites de l'esprit humain.

A la rentrée des émigrés, le comte de Divonne vint reprendre possession de son château, ainsi que des domaines qui en dépendaient; mais il fut obligé de repeupler les charmilles et les bosquets, que la hache de quatre-vingt-treize avait sapés sans pitié.

Permettez-moi, lecteur, que je me retire un instant, et écoutez attentivement le grand philosophe, le citoyen de Genève :

« Si j'étais riche, disait un jour Jean-» Jacques Rousseau aux Genevois, ses com-» patriotes, j'irais me bâtir, sur le versant » du côteau de Divonne, une petite maison » rustique dans les ombrages de La Ver-» soix, une maison blanche avec des con-

» trevents verts; et quoiqu'une couverture » de chaume soit en toutes saisons la meil- » leure, je préférerais, non la triste ardoise, » mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus » propre et plus gaie que le chaume, parce » qu'on ne couvre pas autrement les mai- » sons à Genève, et que cela me rappel- » lerait la rue de Chevelu et l'heureux » temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour » une basse-cour, et pour écurie une éta- » ble avec des vaches, pour avoir du lai- » tage que j'aime beaucoup. J'aurais un » potager pour jardin, et pour parc, un » joli verger; les fruits, à la discrétion des » promeneurs, ne seraient ni comptés ni » cueillis par mon jardinier.

» Là, je rassemblerais une société plus » choisie que nombreuse d'amis aimant le » plaisir et s'y connaissant, des femmes » qui pussent sortir de leur fauteuil et se » prêter aux jeux champêtres, prendre » quelquefois, au lieu de la navette ou » des cartes, la ligne, le râteau des faneu-

» ses et le panier des vendangeurs. Là,
» tous les airs de la ville seraient oubliés,
» et, devenus villageois au village, nous
» nous trouverions livrés à une foule d'a-
» musements divers, qui ne nous donne-
» raient chaque soir que l'embarras du
» choix pour le lendemain. L'exercice et
» la vie active nous feraient un nouvel
» estomac et de nouveaux goûts. Tous nos
» repas seraient des festins, où l'abon-
» dance plairait plus que la délicatesse.
» La gaieté, les travaux rustiques, les
» folâtres jeux sont les premiers cuisi-
» niers du monde, et les ragoûts fins sont
» bien ridicules à des gens en haleine de-
» puis le lever du soleil. Le service n'au-
» rait pas plus d'ordre que d'élégance; la
» salle à manger serait partout, dans le
» jardin, sous un arbre, quelquefois sur la
» source de La Versoix, sur l'herbe ver-
» doyante et fraîche, sous un grand châ-
» taignier sur le penchant du côteau, ou
» bien dans un bosquet de hêtres ou de

» coudriers ; une longue procession de gais
» convives porterait en chantant ces apprêts
» du festin ; on aurait, pour table et pour
» chaises, le gazon ; les bords de la source,
» tapissés de mousse, serviraient de buffet,
» et le dessert pendrait aux branches des
» arbres fruitiers. Les mets seraient servis
» sans ordre, l'appétit dispenserait des
» façons ; chacun se préférant à tout autre
» trouverait bon que tout autre se préférât
» de même à lui. De cette familiarité cor-
» diale et modérée naîtrait, sans grossiè-
» reté, sans fausseté, sans contrainte, un
» conflit badin, plus charmant cent fois que
» la politesse, et plus fait pour lier les
» cœurs. Point d'importuns laquais épiant
» nos discours, critiquant tout bas nos
» maintiens, comptant nos morceaux d'un
» œil avide, s'amusant à nous faire atten-
» dre à boire, et murmurant d'un trop long
» dîner. Nous serions nos valets pour être
» nos maîtres ; chacun serait servi par tous ;
» le temps passerait sans le compter ; le

» repas serait le repos et durerait autant » que l'ardeur du jour. S'il passait près de » nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, » par quelques coups de bon vin, qui lui » feraient porter plus gaiement sa misère ; » et moi j'aurais aussi le plaisir de me » sentir émouvoir un peu les entrailles et » de me dire en secret : « Je suis encore » homme. »

» Si quelque fête champêtre rassemblait » les habitants, j'y serais des premiers avec » ma troupe. Si quelque mariage plus béni » du Ciel que ceux de la ville, se faisait » dans mon voisinage, on saurait que j'aime » la joie, et j'y serais invité. Je porterais » à ces bonnes gens quelques dons simples » comme eux, qui contribueraient à la fête, » et j'y trouverais, en échange, des biens » d'un prix inestimable, des biens si peu » connus de mes égaux, la franchise et le » vrai plaisir. Je souperais gaiement au

» bout de leur longue table, j'y ferais » chorus au refrain d'une vieille chanson » rustique, et je danserais dans leur grange » d'un meilleur cœur qu'au bal de l'O- » péra. »

Cet illustre philosophe aimait, dans sa jeunesse, faire des parties à la campagne, et de préférence à Divonne. Il ne manquait jamais d'aller contempler la naissance de La Versoix. « Cette source, disait- » il, a quelque chose qui charme, qui plaît » à l'esprit; le site est si charmant, si pit- » toresque, si poétique; son eau si claire, » si fraîche, si belle; la petite montagne » qui l'enfante est si bien ombragée, qu'on » la prendrait pour l'Olympe, et la source » pour le jet-d'eau des dieux. »

Aussi a-t-on vu, depuis, ses compatriotes suivre son exemple.—Au mois de juin, ils partent en voiture de Genève, font le tour du mont Mussy, en passant par Gex, Vesancy, et arrivent saluer La Versoix et le château de Divonne. Ils n'oublient jamais

de se faire servir à leur déjeûner, la truite qu'elle a nourrie, qui est un poisson fort recherché. Ils n'oublient pas non plus le vin blanc du côteau, et surtout celui qui a cinq à six printemps. Ils choisissent ordinairement pour faire leur partie le jour de la Fête-Dieu, qui est la fête patronale de la localité, fête qui, après avoir rendu hommage à la puissance divine, se passe au son de la musique et au bruit des armes à feu. Un bal public a lieu sur le gazon; un tir à la cible y est établi, ainsi que le tir à l'oiseau.

Maintenant que nous vous avons soumis les idées philosophiques du citoyen de Genève, sur les lieux que nous cherchons à peindre, il nous reste encore l'avantage de vous faire connaître quelles sont celles des savants de nos jours, qui ne cessent de nous mettre sous les yeux des chefs-d'œuvre de littérature.

Voyons s'ils ont oublié notre chère patrie! Oh non! honorable lecteur, le Mont-

Blanc la proclame à cent lieues à la ronde, et ses glaces éternelles semblent dire à l'Europe entière : « Là se trouve le Léman ; sur sa surface argentine planent les génies de Rousseau, de Staël et de Voltaire. » Les glaces de ce géant alpestre, en nous renvoyant les doux rayons du soleil d'Italie, comme un flambeau divin, viennent illuminer Ferney, Genève et Coppet.

M. de Lamartine, dans son joli roman intitulé : *Régina,* se fait lui-même protecteur d'une jeune princesse romaine, qu'une intrigue d'amour a bannie de sa patrie. Il ne trouve point de lieux, dit-il, plus sûrs pour sa noble protégée que les bords du Léman ; point de lieux plus agréables ; en un mot, point de sites enchanteurs plus capables de bannir le chagrin de son auguste protégée.

Lui-même dit, dans le séjour qu'il y fit : « J'allais m'enivrer de cet air frais que l'on » respire dans les gorges du Jura ; j'aimais » à parcourir les châtaigniers qui sont à

» ses pieds et suivre le bord des ruisseaux
» jusqu'à leur source. Je ne trouvais point,
» dit-il encore, de logement plus agréable
» pour elle qu'une jolie petite maison de
» campagne, située entre Nyon et Divonne,
» près de la maison du célèbre Bridel de
» Crassier. Je la louai, et la princesse Ré-
» gina s'y installa avec la comtesse Lyvia,
» sa grand'mère. J'eus pour ma part un
» joli petit pavillon qui me rappellera toute
» ma vie les jours heureux que je passai
» dans ce charmant pays. Une des croisées
» de ce pavillon donnait sur le lac; j'avais
» devant moi le Mont-Blanc; une autre croi-
» sée regardait le Jura, couvert de som-
» bres sapins; et le contraste de ces deux
» points éminents versait dans mon âme
» les roses de la poésie. J'étais heureux! »

II

PERMETTEZ-NOUS encore, cher lecteur, pour terminer notre description, d'emprunter à un célèbre voyageur le récit suivant :

« Peut-être lirez-vous avec quelque intérêt le récit d'une cours de montagne dont je suis revenu, il y a quelques jours, et qui me laisse des souvenirs assez agréables pour que j'éprouve le besoin de vous en faire part. Nyon n'est pas seulement une ville intéressante pour la beauté du site et du climat; c'est aussi pour le

voyageur une station commode, d'où il peut facilement visiter, en des voyages de deux ou trois jours, un grand nombre de lieux admirables, de l'aspect le plus varié. Mais, pour bien jouir de ces beaux paysages, il faut savoir un peu marcher et ne pas être forcé de s'adresser d'abord aux voituriers, qui ne vous éloigneraient pas des routes ordinaires. Si vous partez à pied, vous êtes à peine hors de la ville, que vous trouvez des sentiers, des prairies et des vignes; vous côtoyez le Jura en suivant les sentiers sinueux. Tantôt le Léman disparaît derrière les haies et les arbres touffus; tantôt vous le voyez reparaître à l'ouverture des vallons, mais sous un point de vue toujours nouveau. C'est ainsi que nous avons cheminé de Nyon à Divonne, en traversant plusieurs villages et plusieurs ruisseaux qui portent au Léman leurs eaux non moins pures que les siennes. On s'arrête souvent en chemin, et ce n'est pas toujours de lassitude : c'est qu'on ne peut

s'éloigner des scènes charmantes qui s'offrent à chaque pas, bien qu'on s'attende à trouver tout autre sujet d'étonnement sur ces magnifiques montagnes bleues que la nature a élevées entre la Suisse et la France.

» Le soleil était près de se coucher lorsque nous arrivâmes à Divonne. Nous nous fîmes conduire sur le sommet du mont Mussy, en passant par la naissance de La Versoix, une des plus belles sources qu'il soit possible de voir ; nous traversâmes l'avenue d'un château, et nous gravîmes ensuite les versants du mont, flanqués de rochers et d'énormes châtaigniers. Nous vîmes les Alpes et le Mont-Blanc briller encore une heure après que le soleil se fût couché pour nous. Peu à peu toutes les autres cîmes s'éteignirent et se plongèrent dans la nuit ; le Mont-Blanc seul, avec ses épaulements, brillait encore tout entier au centre du tableau. Plus l'ombre générale augmente, plus le géant s'illumine ; il pa-

raît enfin rayonner comme un astre qui se lève. Spectacle magnifique dont on ne se lasserait jamais, et dont les campagnards eux-mêmes, qui y sont accoutumés, ne parlent pas avec indifférence !

» Divonne n'est qu'un village, mais un des plus beaux de la contrée ; il est situé au-dessous de la naissance de La Versoix. A quelques centaines de pas de la source, entre deux rangs de grands peupliers, on aperçoit la riche façade du magnifique château, qui est comme un diamant posé sur le versant du côteau, dominant un riche vignoble et se trouvant à son tour dominé par mille petits bosquets de différente nature. On trouve à l'auberge des *Balances* de bons lits, une table où l'on sert des truites d'un goût exquis, et, pour la course du lendemain, un guide officieux.

» Nous partîmes, le lendemain matin, à trois heures. Les étoiles brillaient encore de tout leur éclat, et Vénus ne m'avait ja-

mais paru si rayonnante et si belle. On s'élève d'abord par une pente douce et des chemins assez larges, qui permettraient de se faire conduire en voiture sans danger, jusqu'au pied des forêts ; puis, le chemin devient un sentier, quelquefois pierreux, qui serpente au milieu des bois et des hautes herbes. A mesure qu'on s'élève, on retrouve le printemps. Voici les paquerettes et les églantines, les framboises, les myrtilles et les fraises, qui appellent les mains des jeunes filles ; on s'attarde à cueillir des bouquets de fleurs et de fruits. Au lever du soleil, nous sommes encore bien loin de notre but, mais nous sommes assez élevés pour jouir d'un spectacle tout nouveau, que les habitants de la plaine ne sauraient contempler sans ravissement. A travers l'atmosphère la plus pure, nous voyons se dorer peu à peu les hautes montagnes, les collines, enfin, le lac et les vallées. Voilà sous nos pieds les campagnes vaudoises, les villages et leurs clochers

brillants, et les perspectives lointaines que nous découvre le Léman, placé comme un miroir au centre de toutes ces beautés. Nous saluons de nouveau le Mont-Blanc. Sa parure matinale est moins éclatante que celle du soir; mais, depuis ces hauteurs, il nous paraît encore plus grand, parce que les Alpes qui l'environnent s'abaissent bien plus vite devant nous. Nous anticipons sur les plaisirs qui nous attendent; heureusement les bois de sapins reparaissent; ils nous cachent un moment ce tableau, et nous ménagent la surprise.

» Enfin, nous apercevons les premières citernes avec leurs longues branches en équilibre sur un tronc de sapin. On abaisse dans la vaste cuve l'extrémité de la branche qui est munie d'un seau; une grosse pierre, fixée à l'autre extrémité, fait remonter par son poids le seau rempli; on le vide dans un chenal, d'où l'eau coule dans de longs bassins, qui ne sont que de troncs d'arbres creusés. C'est là qu'on

abreuve le bétail. Nous descendons une pente gazonnée, couverte de givre, et nous arrivons au premier châlet. Il s'élève sur une petite éminence, au milieu d'un vallon, situation évidemment choisie pour dominer sur les neiges que les vents entassent dans les profondeurs. Les personnes mêmes qui ont vu quelquefois ces demeures de bergers, éprouvent encore une surprise nouvelle en les visitant. On entre par le laboratoire où se fait le fromage : un foyer creux de pierres brutes, sous une énorme cheminée aux parois de bois, qui s'élève en pyramide tronquée, munie par le haut d'une trappe qu'on ferme plus ou moins, selon le temps qu'il fait, une vaste chaudière à fromage, portée par une pièce de bois enfumée, qui roule sur un pivot, afin qu'on puisse avancer facilement la chaudière sur le feu et la retirer ; une crémaillière de bois, moins grosse, pour d'autres usages, est disposée de la même façon ; sous les lambris grossiers, quelques per-

ches portant des planches où l'on dépose les *serès* (mot technique), c'est-à-dire les fromages blancs, faits avec le petit-lait; le long des parois, des baquets, quelques ustensiles; enfin, autour du foyer, des bancs tout rustiques : voilà ce qui fixe d'abord les regards dans cette agreste demeure. C'est tout à la fois la cuisine, la salle de réception, celle où les bergers se rassemblent et conversent dans les moments de loisir. Du laboratoire, on entre dans la laiterie, où l'on conserve, dans de larges baquets, le lait du soir, pour qu'il repose jusqu'au matin, et qu'il donne sa crême. Du même côté est une petite pièce qui sert de salle à manger; des cuillers en bois de hêtre, artistement sculptées, sont suspendues à la paroi. De cette chambre on passe par le cellier, où l'on serre les fromages; c'est là qu'ils se mûrissent et qu'ils se préparent à faire le voyage des pays lointains, où ils seront vendus sous le nom de *gruyère*. De l'autre côté du labo-

ratoire s'ouvre la porte de l'étable, dans laquelle les vaches, qui sont jour et nuit au pâturage, viennent deux fois par jour seulement, se faire délivrer de leur lait. J'en ai vu quarante-cinq rassemblées dans ce châtet, qui n'est pas un des plus grands. Aussitôt que le seau de bois, dans lequel on reçoit le lait, vulgairement appelé *seillot*, est plein, on le vide par un filtre dans la chaudière; cette masse de laitage écumant est une chose fort belle et fort appétissante à voir. Nous remarquâmes que presque toutes les vaches étaient tachetées de blanc et de noir *(motelées)*. « C'est la mode à présent, » nous dit un vieux berger. La mode! répondit un de nos voyageurs surpris, son empire va-t-il jusque-là? Le bonhomme nous assura, pourtant, que le lait des vaches rouges n'était ni moins bon ni moins abondant, mais qu'on vendrait aujourd'hui, dans ces montagnes, vingt vaches noires plus facilement qu'une rouge. Nous déjeûnâmes

ensuite, selon l'usage, de crême servie dans un baquet de sapin. Quelle crême ! Rien de plus délicat et de plus séduisant que cette liqueur onctueuse, fraîche, parfumée ; mais aussi rien de plus perfide pour certains estomacs. Il faut surtout que les mauvais marcheurs se gardent bien de manquer à la tempérance ; l'air vif de la montagne ne suffirait pas pour détruire l'effet de cette grasse nourriture ; ils sentiraient bientôt fléchir sous eux leurs jambes appesanties. Cependant, beaucoup de personnes se trouvent fort bien de ce régime, et il faut être d'une sobriété exemplaire pour ne pas leur porter envie, en les voyant savourer un des aliments les plus exquis que la nature ait produits pour l'usage de l'homme.

» J'ai dit que la prairie autour du châlet était couverte de givre (gelée blanche) ; un peu plus haut nous ne l'avons pas retrouvé. Les brouillards qui se traînent dans les parties inférieures, expliquent cette

circonstance; au reste, il faut se résoudre à marcher longtemps encore dans l'herbe mouillée : l'air et le soleil ont bientôt porté remède à la chose. De châlets en châlets, nous arrivons sur la hauteur, où les derniers bois de sapins nous abandonnent et nous livrent aux rayons du soleil. Cependant, ces sommets furent boisés autrefois; mais des coupes imprudentes n'ayant laissé que des arbres épars, ils n'ont pu résister à l'action des vents, et surtout de celui du nord. On voit de ce côté les branches nues et desséchées; beaucoup d'arbres périssent et ne seront pas remplacés par une génération nouvelle. On ne recueille pas même les bois morts; ils restent gisants sur les roches dépouillées et ne sont remplacés que par de médiocres pâturages.

» Nous atteignons enfin la crête de la montagne, et nous la suivons en côtoyant un mur sec, qui sépare deux pâturages, et qui, pour nous, sépare deux horizons, le sud et le nord, la Suisse et la France!

Après avoir longé quelque temps cette limite, nous touchons au sommet le plus élevé, où est placé un petit monument en bois, en forme de clocher : c'est le signal de la Dôle. De ce point culminant, dont la hauteur est de 1792 mètres, on contemple, au sud, toute la vallée du Léman, avec la chaîne des Alpes, depuis le Dauphiné jusqu'aux limites du canton de Berne, sur une étendue de plus de soixante lieues. On ne peut essayer de décrire un pareil spectacle ; c'est sur le Jura qu'il faut monter pour avoir la vue des Alpes dans un si vaste ensemble ; à moins de s'élever sur celles-ci jusqu'aux plus hautes cîmes, où peu de personnes osent s'aventurer, on ne peut avoir un panorama aussi complet. D'ailleurs, nous voyons ici, sous nos pieds, la plus belle partie de la vallée : des campagnes immenses qui paraissent des plaines, bien qu'elles soient semées de collines, dont quelques-unes pourraient s'appeler des montagnes ; ces rives admirables et celles

de Savoie encadrent le Léman, qui figure un croissant irrégulier d'un bleu céleste, dont les sinuosités paraissent dessinées par le plus gracieux caprice. Du côté de Genève, le lac se rétrécit et serpente comme un fleuve; du côté de Lausanne, il s'élargit et se développe en golfe spacieux. Le long du rivage, vous apercevez des villes, des bourgades, et, de toutes parts, mille villages dispersés dans les bois et les cultures.

» C'est ici qu'on peut réduire à leur juste mesure ces montagnes qui, là-bas, paraissent sans égales. Toute la première chaîne des Alpes qu'on voit des bords du Léman, Salève, les Voirons, le Roc d'Enfer, la Dent d'Oche, les tours d'Aï, la Dent de Jaman, paraissent maintenant bien petits devant le Mont-Blanc et les aiguilles voisines. Dans cette saison surtout, où les neiges ont disparu de toutes les cîmes inférieures, les autres semblent montrer avec plus d'orgueil leurs neiges éternelles; mais cette

gradation parmi des grandeurs toutes colossales fait d'autant mieux sentir la hauteur suprême des sommets célèbres qui s'élèvent tous à la fois devant le spectateur. Il essaie de fixer sur le papier les lignes principales de cet immense horizon ; mais il s'arrête bientôt, fatigué par le modèle éblouissant qui pose devant lui.

» Cette montagne a deux sommets principaux : la Dôle et le Reculet ; au-dessous du plus occidental s'ouvre un de ces puits naturels que les gens du pays appellent *Laisenert ;* les bergers donnent à celui-ci le nom de *Creux de Mont-Grevé,* d'une profondeur inconnue, mais sans doute fort considérable. Les pierres qu'on y jette retentissent, pendant plusieurs secondes, de caverne en caverne, et s'étendraient, je crois, plus longtemps, si elles ne se brisaient pas. Un jeune berger, qui nous conduisait près de l'ouverture, nous disait naïvement : « Un jour, il y a déjà bien longtemps de ça, on lia ensemble les cordes de

sept montagnes, c'est-à-dire de sept châlets, et un homme se fit descendre par ce moyen dans le creux : au bout de quelques instants il tira la petite corde qui correspondait à une sonnette, et on le remonta. Alors on lui demanda ce qu'il avait vu. — « J'en ai assez vu, » répondit-il, et tout de suite il tomba mort. L'imagination populaire s'exerce là-dessus à plaisir; mais on aimera mieux, si le fait est vrai, l'expliquer sans prodige. Peut-être l'homme intrépide perdit-il courage et fut-il victime lui-même de son imagination troublée.

» Nous quittâmes donc ce jeune berger, et nous descendîmes par la pente septentrionale, sans autre cause de retard que les tapis de fraises, qui arrêtaient par moment nos plus jeunes voyageurs. Enfin, la Combe de la Vasreline s'offrit à nos yeux, avec ses rives, ici sauvages, là couvertes de pauvres cultures et parsemées de maisons isolées, aux tuiles de bois imitant la couleur de l'ardoise. Nous prîmes la grande

route de Genève à Paris, qui traverse le Jura, et nous arrivâmes à l'*Hôtel de la Poste,* dit de *Lavatey*. Nous fûmes surpris de trouver, dans ces lieux, une maison si bien bâtie et si bien meublée; une charmante prairie fermée tout autour par une épaisse forêt de sapins; une fontaine où l'eau nous parut si fraîche qu'elle nous glaçait les dents. Nous nous décidâmes à coucher dans cet hôtel. Nous prîmes le frais sous les sapins jusqu'à onze heures du soir, où nos jeunes voyageurs nous chantèrent quelques jolies romances que l'écho répétait au loin. Je me rappellerai longtemps cette belle nuit.

» Le lendemain nous nous levâmes de très-bonne heure pour parcourir cette noire forêt de sapins; il était dix heures à nos montres, que nous n'avions encore aperçu, sous les ailes de ces géants, aucun rayon de soleil. Le guide nous avertit que nous étions éloignés de l'hôtel de plus d'une lieue. Nous rebroussâmes chemin,

car le déjeûner nous attendait, et nos estomacs ne le désiraient pas moins. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais autant mangé, et de si bon appétit. Le vin était si frais et nous parut d'un goût si exquis, que plusieurs d'entre nous se trouvèrent, à la fin du repas, passablement gais, pour ne pas dire presque gris. On demanda au maître d'hôtel quel vin il nous avait servi ; il nous répondit franchement : « Ce vin est très-ordinaire au pays de Gex, mais une fois sur la montagne, il gagne beaucoup. » En effet, nous nous aperçûmes au montant de nos dépenses, ainsi qu'aux nombreuses bouteilles que nous avions vidées, que nous venions avec plaisir de boire du vin très-ordinaire.

» Nous partîmes de Lavatey à trois heures, suivant la grande route, traversant des rochers coupés à pic, donnant sur la Combe de la Vasreline. Arrivés sur la Faucille, aspect tout nouveau ; ici, la montagne derrière laquelle nous avons marché,

et qui nous cachait le Léman et les Alpes, est coupée; nous nous enfilons dans une gorge étroite, surmontée de grands rochers de chaque côté. Nous retrouvons enfin le bassin du Léman, et nous avons ici Genève, droit devant nous, à l'extrémité du lac. Après avoir passé le défilé, suivant toujours la grande route, on arrive dans un contour, au pied d'un énorme rocher; à droite est un profond ravin, où on entend avec fracas se rouler des eaux : c'est le torrent.... formé par le versant du mont Colombier et celui de Florimont. A gauche se trouve la belle fontaine de Napoléon, dont les eaux jaillissantes ressemblent au plus pur cristal. Ces eaux descendent de cascades en cascades dans la plaine, formant un ruisseau qui vient arroser les belles prairies de Gex; mais bientôt l'industrie l'arrête, l'emprisonne dans des canaux, et le met au service de différentes usines, moulins, scies, etc.

» Il était nuit quand nous arrivâmes à

Gex. Le guide nous conduisit à l'*Hôtel de la Poste*, dit *aux Tates*. Là, nous ne tardâmes pas à visiter nos lits, car nous étions fatigués.

» Nous repartîmes le lendemain matin pour nous rendre de nouveau à Divonne, toujours en côtoyant le Jura.

» Nous arrivons enfin à Vesaney ; et quoique mon récit soit déjà bien long, je ne puis m'empêcher de redoubler de zèle et de courage. Dans aucun pays je n'ai trouvé de village où la simplicité régnât avec autant d'ensemble. Divisé en plusieurs groupes formant des quartiers, chaque quartier a sa fontaine d'eau limpide et pure, qui jaillit à grands flots dans de grands bassins en pierre, dont l'un sert de lavoir, et l'autre d'abreuvoir pour les troupeaux. C'était l'époque des moissons ; on voyait les habitants conduire dans leurs granges des voitures chargées de grosses gerbes où pendaient des épis aussi jaunes que l'or le plus pur. De grosses et belles filles, accompa-

gnées de leurs mères ou de leurs jeunes frères, portaient aux champs le frugal repas des moissonneurs, dont les chants rustiques arrivaient jusqu'à nous; au centre du village est une église d'une architecture simple, mais qui étonne le voyageur par la beauté de son ensemble. Tout près de l'église se trouve aussi un ancien château flanqué de deux grandes tours qui dominent toute la commune. Nous montâmes dans une de ces tours, et nous pûmes voir dans les champs les troupes de moissonneurs; mais un tableau bien plus touchant nous attendait.

» En traversant le dernier quartier du village, nous aperçûmes, assis à l'ombre d'un noyer, un vénérable vieillard et plusieurs enfants jouant autour de lui; nous nous dirigeâmes vers lui pour lui demander quelques renseignements dont nous avions besoin. Le guide nous avertit que ce vieillard était M. le Maire; nous fûmes frappés lorsqu'en arrivant auprès de lui, il se leva

pour nous répondre; il nous salua avec la plus grande simplicité, et nous répondit de même; âgé de plus de quatre-vingts ans, encore droit comme un chêne, une taille beaucoup plus forte que la moyenne, une figure pleine, malgré son âge; des cheveux blancs comme la neige; une mise sans élégance, mais propre, en un mot, ce vieillard est le plus respectable que j'aie jamais vu. Il y avait dans ses traits, je ne sais quoi de noble, quelque chose qui me rappelait les anciens sages de la Grèce.

» Après nous avoir donné les renseignements que nous lui demandions, il nous invita à entrer chez lui; nous acceptâmes sans façon. Lorsque les petits-enfants le virent nous conduire à la maison, ils accoururent; les deux plus jeunes se pendirent à ses bras, et les plus grands sautaient autour, tout joyeux de nous voir entrer. Quelle maison! Quelle demeure! Quelle simplicité! Là, la propreté remplace l'élégance;

tout ressemble à ce bienheureux vieillard qui y naquit et qui y vit paisiblement, en attendant d'y mourir de même.

» Ce respectable vieillard nous apprit qu'il administrait la commune depuis 1804, sans aucune interruption, et que son père, contemporain du grand Voltaire, l'avait administrée pendant trente ans. Nous ne doutâmes plus que le respectable maire de Vesaney ne fût l'officier civil le plus ancien des quatre-vingt-six départements de la République française; car, nommé maire sous le Consulat, ni l'Empire, ni la rentrée des Bourbons en 1814, ni les Cent-Jours, ni la Restauration, ni les Journées de Juillet 1830, ni Février 1848, n'ont pu ravir à cet honorable vieillard le titre de maire de Vesaney.

» Enfin, nous quittons Vesaney et nous nous enfilons dans une charmante colline, où nous entendons raisonner le marteau des tailleurs de pierre, qui arrachent des riches carrières qui couronnent ces cô-

teaux, les corniches et les chapitaux qui doivent encore embellir Genève.

» Nous voilà de nouveau arrivés à Divonne. — Oh ! qu'elle est belle, cette source de La Versoix ! Ces pierres moussues, ce vert gazon qui l'entoure, ces oiseaux qui chantent dans les feuillages qui la couvrent; tout semble, dans ces lieux fortunés, proclamer la puissance du divin Créateur. Quels lieux ! Quels sites ! Quelles retraites ! Où sont les peintres et les poètes qui pourraient donner à ces lieux la renommée qu'ils méritent? C'est cependant aux portes de la France que se trouvent ces merveilles !

» Plus d'une localité mériterait encore un souvenir; mais, en voilà trop peut-être, et vous direz sans doute : que de choses dans un voyage qui n'a pas duré trois jours. »

III

Si toutefois des compatriotes assez bienveillants me faisaient l'honneur de lire avec quelque intérêt cet écrit, je les prierais de méditer un instant sur le bonheur que procure la vie champêtre.

Ne pouvons-nous pas, d'après le récit de ce voyageur, nous écrier avec Bernardin de Saint-Pierre : « Heureux celui qui, au lieu » de parcourir le monde, vit loin des hom- » mes et des grandeurs ! Heureux celui qui » ne connaît rien au-delà de son horizon,

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

» et pour qui le village voisin même est » une terre étrangère ! Il n'a point laissé » son cœur à des objets aimés, que peut- » être il ne reverra plus. Il croit que l'in- » nocence habite dans les hameaux, l'hon- » neur dans les palais, et la vertu dans les » temples. Il met sa gloire et sa religion » à rendre heureux ce qui l'environne ; s'il » ne voit, dans ses jardins, ni les forêts de » l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, » il cultive les plantes qui font la joie de » sa femme et de ses enfants ; il n'a pas » besoin des monuments de l'architecture » pour ennoblir son paysage ; un arbre, à » l'ombre duquel un homme vertueux s'est » reposé, lui donne de sublimes ressouve- » nirs ; le peuplier lui rappelle le combat » d'Hercule, et le feuillage des chênes, les » couronnes du Capitole.

» La culture des blés lui présente bien » d'autres concerts agréables avec la vie » humaine ; il connaît, à leurs ombres, les » heures du jour ; à leurs accroissements,

» les rapides saisons, et il ne compte ses » années fugitives que par leurs récoltes » innocentes; il ne craint point, comme » dans les villes, un hymen infidèle ou une » postérité trop nombreuse; ses travaux » sont toujours surpassés par les bienfaits » de la nature. Dès que le soleil est au si- » gne de la vierge, il rassemble ses ouvriers, » invite ses voisins, et, dès l'aurore, il reste » avec eux, la faucille à la main, dans ses » blés mûrs. Son cœur palpite de joie en » voyant ses gerbes s'accumuler, et ses » enfants danser autour d'elles, couronnés » de bluets et de coquelicots; leurs jeux » lui rappellent ceux de son premier âge » et la mémoire des vertueux ancêtres qu'il » espère revoir bientôt dans un monde » plus heureux.

» Il ne doute pas qu'il n'y ait un Dieu » à la vue de ses moissons, et aux douces » époques qu'elles ramènent à son sou- » venir; il remercie la puissance divine » d'avoir ainsi lié la société passagère des

» hommes, par une chaîne éternelle de » bienfaits.

» Prés fleuris, majestueuses et murmu- » rantes forêts, fontaines mousseuses, » sauvages rochers fréquentés de la seule » colombe, aimables solitudes qui nous ra- » vissez par d'ineffables concerts, heureux » qui pourra lever le voile qui couvre vos » charmes secrets ! Mais plus heureux en- » core celui qui peut les goûter en paix » dans le patrimoine de ses pères ! »

Qu'il me soit permis de m'écarter un peu de mon sujet en initiant mes honorables lecteurs aux mœurs et aux habitudes du pays ; en un mot, en faisant la biographie commune et abrégée des principales familles du pays !

Nous disions précédemment, en parlant du Mont-Blanc, qu'il proclamait à l'Europe entière les sites charmants de notre pays, et que ses glaces éternelles avaient inspiré les génies des illustres écrivains qui eurent l'avantage d'y voir le jour, ou qui, par

préférence, vinrent s'y établir. Mais qu'il nous soit aussi permis de parler des montagnes de Gex, et de nous écrier tout haut qu'elles proclament à leurs pieds plusieurs grands personnages, dont quelques-uns jouèrent de grands rôles dans la société!

Les sommets de cette montagne ne semblent-ils pas nous dire que c'est dans ces lieux qu'ont vu le jour les Fabris, les Girod de l'Ain, les Fournier de la Condamine, les Devaricourt, les Perraut de Jotemps, les Déprés de Crassier, les Tissot de St-Genis, etc., etc.? N'est-ce pas parmi ces personnages qu'en 1830 la Chambre des Députés vint choisir son président, que la place de Grenoble vint recruter son général? N'est-ce pas parmi ces personnages, que, dans des temps encore plus reculés, la ville de Nancy vint choisir son préfet? N'est-ce pas encore sur ces personnages que le giron de l'Église jeta les yeux pour doter les évêchés d'Orléans et de Montpellier? Qui montra jamais plus de zèle sur

les siéges épiscopaux ? Qui fit jamais preuve de si grandes connaissances théologiques ! Qui, enfin, de nos jours, pourra faire de plus beaux traits d'humanité que monseigneur de Varicourt et monseigneur Fournier de la Condamine ? Il serait impossible, dans un pays qui offre une si faible population, de trouver plus de génies, plus de vertus, plus d'amour pour la patrie, en un mot, plus d'hommes charitables qui se sont sacrifiés et se sacrifient encore pour le bien de la société.

Combien n'avons-nous pas d'autres personnages qui se sont distingués et créé des positions honorables dans la carrière du barreau et celle des armes ? Les Roux, de Vesenien ; les Masson, de Gex ; les Monpela, les Brun, les Marinet, de Lancran ; les Jaquemet, de Chalex ; les La Rue, de St-Genis, n'ont-ils pas été, et ne sont-ils pas encore autant de juges, d'avocats et d'officiers distingués ?

Combien n'avons-nous pas aussi d'an-

ciennes familles, qui n'ont jamais voulu embrasser d'autre état que celui de leurs pères, qui déjà le tenaient de leurs aïeux? Ah ! qu'elles sont simples et touchantes les mœurs et les habitudes de ces familles, dont chaque génération laisse derrière elle des exemples de vertus ! Oh ! qu'ils sont heureux les enfants qui naissent au sein de ces familles protégées des cieux ! Ils savent, ces bienheureux enfants, par simple tradition, quelle fut la main bienheureuse qui planta les arbres séculaires, à l'ombre desquels ils se reposent de leurs fatigues journalières. Ils savent quelle était la taille de leur aïeul et le degré de force de leur bisaïeul.

Voilà pourtant ce que vous raconteraient les Taverniers, de Vesaney ; les Gerliers, de Cessy ; les Poncet et les Terroux, de Grilly ; les Goudard et les Rolands d'Arbère, ainsi que les Panissot de Saint-Gille.

Voilà les principales familles qui entourent le mont Mussy, et par conséquent le

château de Divonne. Voilà les familles qui confient leurs trésors à la terre, et qui, chaque année, voient tomber sous la faucille les bienfaits de la puissance divine !

Quand ces respectables propriétaires en cheveux blancs se promènent dans leurs champs, tout rit, tout s'embellit à leurs yeux. Ces moissons, ces arbres, ces plantes n'existent pas seulement pour eux, mais encore pour les malheureux dont bientôt ils soulageront les besoins. Quelquefois, ils se font des illusions pour accroître leurs jouissances. Il leur semble alors que la terre porte son attention jusqu'à la délicatesse, et que les fruits sont annoncés par les fleurs, comme, parmi les jeunes épouses de leurs fils, des héritiers le sont par les grâces.

Quel état peut être placé en parallèle devant la noble condition de ces laboureurs fortunés ? Il n'en existe point ! Après avoir payé leurs contributions à l'État, ils sont rois dans leurs domaines, et jouissent de

cette indépendance que la tyrannie de la société ravit le plus souvent aux habitants des cités, qui, eux-mêmes, ignorent l'existence de ces humbles réduits.

Les habitants de ces lieux fortunés n'auraient-ils pas le droit de s'écrier, en s'adressant aux habitants des cités :

« Avez-vous jamais respiré, dans vos riches appartements, la fraîcheur de cet air qui se joue sous ces voûtes de verdure? Et vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils cette jatte de lait qu'on vient de traire? Et ces fruits délicieux que nous avons cueillis de nos mains? Et quel goût ne prêtent pas à nos aliments des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver? Et dans les chaleurs de l'été, dont il est si doux de se délasser, tantôt dans l'épaisseur des bois, au souffle des zéphirs, sur un gazon qui invite au sommeil; tantôt auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbres que nous avons tirés de nos do-

maines, au milieu de nos femmes et de nos enfants, objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre; au mépris de ces vents impétueux qui grondent autour de nos agrestes retraites, sans en troubler la tranquillité!

» Ah! si le bonheur n'est que la santé de l'âme, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins et les désirs, où le mouvement est toujours suivi du repos, et l'intérêt toujours accompagné du calme? »

Vous, lecteur, qui lisez ces lignes, si jamais vous venez à passer dans les villages et hameaux que je viens de citer, remarquez ce couple en cheveux blancs, assis dans le jardin près de la maison : c'est le grand-père et la grand'mère; voyez leurs visages sourire tranquillement comme un soleil d'hiver.

Voyez ces deux nouveaux époux reposer auprès d'eux, les mains enlacées, leurs cœurs épanouis par la tendresse, florissants

comme la rose de mai. Voyez ce petit ruisseau roulant devant eux, en gazouillant son chant de voyageur; les feuilles d'arbres tombant une à une, et les heures s'écoulant silencieusement.

Contemplez ces deux vieillards fortunés, qui, dans quelques jours, vont s'ensevelir sous la poudre de leurs ancêtres; voyez leurs yeux se fixer sur le jeune couple, se rappelant les joies du passé, et les jeunes époux regardant le ciel, en pensant aux espérances de l'avenir.

Lorsque vous aurez, lecteur, médité sur ce touchant tableau, vous comprendrez l'ineffable félicité qui règne dans la simplicité champêtre.

Mme DE STAËL.

Mme DE STAËL.

I

ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER est née à Paris le 22 avril 1766. Son père était alors résident de la République de Genève à Paris. Mme Necker, sa mère, se chargea d'abord de son éducation, et ce ne fut que parce que l'âme de Mlle Necker était animée par un feu sacré, que la glace de la médiocrité ne put éteindre, qu'elle se conserva sublime sous

le manteau de plomb dont on voulait la couvrir. On peut dire que Mme Necker n'a jamais compris sa fille. Attaquée de la maladie singulière à laquelle elle a succombé, elle était continuellement occupée à comprimer cet élan, cette joie de l'enfance, qui trouve tant de bonheur dans un mot qui récompense, un regard qui approuve. Au lieu de cette douceur d'accueil, Mlle Necker se voyait continuellement ou repoussée ou blâmée. Ce fut alors que son âme de feu, son cœur avide d'affections pures et aimantes se tournèrent vers son père et lui furent consacrés pour la vie. M. Necker, qui était lui-même un homme de talent, mais immensément loin de sa fille, la comprit cependant et lui donna tout ce dont sa mère la privait; ce fut la connaissance d'elle-même qui ne fut plus entravée par cette contrainte de glace qui s'était comme jetée sur toutes ses actions.

Son divertissement favori était de faire des personnages avec des cartes, de les

habiller, et puis de leur faire jouer des pièces dont elle composait tous les rôles. Mme Necker lui interdisait ce plaisir auquel la pauvre enfant ne se livrait qu'en tremblant et sous la protection de son père. Continuellement entravée dans une chaîne de fer, dont les anneaux la serraient plus fortement, à mesure qu'elle comprenait le monde, elle était assise sur un petit tabouret, à côté du fauteuil de sa mère, et recevait à tout instant le commandement de se tenir droite. Cependant les amis de Mme Necker avaient bien su discerner tout ce que la jeune fille promettait de remarquable aux jours à venir. Tous ceux qui allaient chez Mme Necker faisaient causer sa fille avec un extrême plaisir. Ses distractions, dès cette époque, disait-elle elle-même plus tard, étaient comme ses devoirs, des exercices d'esprit.

C'est ici qu'il faut ramarquer de quelle étrange manière Mme Necker aimait sa fille. Lorsqu'elle entendit Tronchin déclarer qu'il

fallait que Mlle Necker quittât Paris pour la campagne, comme il fallait, pour l'exécution de cette ordonnance, abandonner une vie toute mondaine, dans laquelle, à la vérité, elle fondait toutes ses espérances de mère pour l'établissement de sa fille, lorsqu'elle vit qu'il la fallait abandonner, alors elle cessa de regarder comme son ouvrage cette éducation si brillante et si belle, et elle laissa aller sa fille dans la solitude de Saint-Ouen, où son père allait souvent la voir. C'est dans cette retraite que Mlle Necker prit pour son père cet attachement ou plutôt ce culte qu'elle lui a conservé jusqu'à sa mort. Cependant il n'avait aucune douceur dans ses manières, elles étaient même sèches quelquefois ; et avec sa fille il avait une raillerie presque continuelle, avec laquelle il était presque toujours à l'affût de ses plus légers défauts.

— Il démasquait en moi toute affectation, disait Mme de Staël, et c'est auprès de lui

que j'ai pris l'habitude de croire qu'on voyait clair dans mon cœur.

Lorsqu'en 1789 M. Necker publia son fameux *Compte-Rendu,* Mme de Staël éprouva le besoin de lui parler de cette œuvre, qui plaçait cet homme d'État au-dessus des plus habiles, selon les uns, et au-dessous des médiocres, selon ses envieux. Mais, n'osant pas engager une conversation avec son père sur un tel sujet, elle lui écrivit une lettre anonyme dans laquelle était son opinion. Au style, on reconnut l'écrivain, et M. Necker, transporté de joie d'avoir dans sa fille une personne placée déjà si haut dans la ligne de distinction, lui témoigna, dès ce moment, une tendresse et une confiance extrêmes. C'est alors que la ridicule susceptibilité de Mme Necker vit cette confiance d'un œil jaloux. Dévouée au moindre caprice de M. Necker, mais étant pour lui une ombre sortant du cercueil et se plaçant devant lui comme le spectre de celle qu'il avait aimée, pour lui rappeler qu'il

fallait l'aimer encore, elle avait même peu de ce qui donne la confiance, et encore moins de ce charme qui l'attire involontairement de soi-même. Mlle Necker, au contraire, était faite tout entière de ce charme puissant qui commande l'affection; aussi était-elle pour son père ce qu'il était pour elle, et ce que ni l'un ni l'autre n'ont jamais remplacé, un ami parfait.

Mlle Necker était fille unique et destinée à une grande fortune. Son père était ministre et placé dans une position à dicter sa volonté pour un gendre. Mlle Necker devait faire un des plus grands mariages de France; voilà du moins quelle était l'opinion générale. Cependant Mlle Necker venait d'atteindre vingt ans, et elle n'était pas encore mariée. Ce fut l'épouse de Louis XVI qui contribua à son mariage avec M. le baron de Staël-Holstein, une des premières familles de Suède, alors ambassadeur près la cour de France. La reine lui portait de l'intérêt. Il était jeune,

parfaitement beau, mais sans fortune. Ainsi M. Necker donna donc très-facilement son consentement au mariage de sa fille, y mettant une sorte de condition, c'est que Gustave III le conserverait comme ambassadeur à Paris.

M. le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Gustave III, était, au moment où il épousa Mlle Necker, chambellan de la reine de Suède et chevalier de l'ordre de l'Épée, distinction fort rare et accordée très-difficilement, si ce n'était au mérite militaire. Il avait été envoyé à Paris en qualité de conseiller d'ambassade, dans le commencement du règne de Gustave III; puis, il devint ambassadeur lui-même en 1783. Il se lia avec le parti philosophique, qui, dès cette époque, préparait le mouvement qui suivit, et ce fut alors qu'il connut M. Necker et sa fille. La destinée du ministre genevois semblait lui présager un avenir bien brillant. Mais quel fut alors l'horizon qui ne fut pas voilé ! M. le baron

de Staël, quoiqu'il pensât comme une partie des puissants du jour, fut contraint de quitter Paris.

Pour traverser Paris avec plus de sûreté dans cette horrible journée *(2 septembre)*, Mme de Staël avait imaginé de faire mettre ses gens en grande livrée et d'atteler six chevaux à sa voiture. Cela pouvait être bon dans un moment tranquille, où les convenances sociales et politiques sont encore écoutées; mais dans une journée où la voix de Dieu était elle-même impuissante, comment celle des hommes eût-elle été entendue! La voiture de Mme l'ambassadrice de Suède fut arrêtée, et elle-même conduite à l'Hôtel-de-Ville, où Manuel, dont elle invoqua le secours, lui fut fort utile. Mais celui qui lui rendit le plus grand service, et auquel elle se plaît à rendre justice, ce fut Santerre.

« De la fenêtre du cabinet où j'étais enfermée, dit-elle, je vis un homme d'une taille élevée, qui était monté dans ma voi-

ture et qui parlait aux gens qui l'entouraient avec une sorte d'autorité : c'était Santerre ! »

M. de Staël fut renvoyé en France, où il arriva peu de temps après la mort du roi, et fut alors le seul ambassadeur d'une monarchie auprès de la République ; mais le cercle dont il était entouré était si sanglant, qu'il se hâta de retourner en Suède. Les anciens amis de Mme de Staël et les siens étaient ou proscrits ou morts. Un voile sinistre était jeté sur tout ce qui pouvait attirer l'attention, et l'exil ou la mort était le seul prix dont on la payait. M. de Staël s'enfuit sans même oser regarder derrière lui, emportant un traité de la France avec la Suède, rédigé par la Convention, mais en termes si bizarres, que le régent de Suède ne voulut pas le ratifier. Ce ne fut qu'après la chute de Robespierre que le duc de Sudermanie, croyant pouvoir se fier au gouvernement, renvoya M. de Staël à Paris, avec de nouvelles lettres de créance,

pour contracter un autre traité d'alliance. M. de Staël fut encore le seul représentant d'une couronne auprès de la République. Seulement le cérémonial embarrassait un peu. Enfin, après un rapport de Merlin, il fut décidé que l'ambassadeur de Suède serait assis dans un fauteuil, en face du président de la Convention, et qu'il parlerait *assis*, ce qui fut exécuté le 22 avril 1795. La baronne de Staël reçut de plus l'accolade fraternelle du président, et tous deux firent un discours, car alors on sait que c'était non-seulement la mode, mais une obligation.

— Je viens de la part du roi de Suède, au sein de la représentation nationale de France, dit M. de Staël, rendre hommage aux droits imprescriptibles des nations.

Dès lors il fut assigné une tribune à l'ambassadeur pour qu'il pût assister aux séances, ce qu'il fit très-assiduement pendant quelque temps, recevant alternativement des louanges ou des injures. Un jour,

le député Legendre invectiva avec grossièreté la baronne de Staël. Une autre fois son mari reçut des remercîments, au nom de la Convention, pour la fermeté qu'il avait montrée dans les journées des 2 et 3 prairial (juin 1795), lorsqu'elle fut attaquée par les faubourgs. M. le baron de Staël continua ses fonctions auprès du Directoire, et Mme de Staël, qui ne connaissait dans l'univers entier alors qu'un pays, c'était la France, et qu'une patrie, c'était Paris, put l'habiter au moins avec une sorte de sécurité. Mme de Staël était l'âme, on peut le dire, des débris de ce qui restait de la bonne société. Tout ce qui n'était pas proscrit ou mort se réunissait dans son salon. Toujours bonne, bienveillante, ayant constamment besoin de ces combats d'esprit où le sien se retrempait en jetant une nouvelle lumière sur les autres, elle cherchait à s'entourer de toutes les célébrités connues de ce temps-là. M. de Talleyrand, exilé en Amérique par sa volonté,

et hors de France, par suite des troubles politiques, y fut rappelé par les soins de Mme de Staël, qui avait alors une grande influence sur l'esprit de Barras et sur tout le Directoire. Depuis longtemps la carrière politique s'était ouverte devant elle, et elle s'y était jetée avec joie. Son âme ardente, son imagination mobile saisissait avec empressement tous ces mouvements, ces agitations qui surgissent à chaque heure dans les existences politiques et qui plaisaient à son humeur. Les relations habituelles que dès longtemps elle avait contractées avec les hommes les plus influents, furent de nouveau cultivées par elle. C'est dans leur conversation et dans leur intimité qu'elle a puisé cette parfaite connaissance du *cœur* politique de la France. Elle prévoyait, et prévoyait bien. C'est ainsi qu'avant le 10 août elle avait pressenti cette catastrophe et voulu sauver Louis XVI et toute la famille royale. Ce plan ne réussit pas, parce que M. de Monmorin, alors ministre des

affaires étrangères, ne fit pas part au roi du projet que Mme de Staël avait conçu. On sait le résultat de ces affreux moments, abandonnés à une destinée comme il n'y en eut certes jamais dans la vie privée ni sur le trône.

A l'époque du gouvernement directorial, Mme de Staël était déjà connue par quelques écrits politiques fort remarquables. Le premier était hardi et devait en effet être l'ouvrage d'une femme : c'était la défense de la reine. Mme de Staël ne voulait pas flatter la tyrannie populaire plus qu'une autre, et cependant elle comprenait que pour lutter contre des tigres, il faut de la ruse. Elle réussit au-delà de ce qu'on pouvait espérer de son talent. Cette brochure de la défense de la reine est un monument que Mme de Staël a élevé aux femmes, tout en voulant en sauver une. Elle prouve que celles qui ont, comme elle l'avait, un esprit qui a du cœur et un cœur qui a de l'esprit, sont capables d'arriver à tout. Elle

ne rappela pas la souveraine d'un grand empire, la fille des Césars..... Non, la délicatesse de son cœur de femme sentit qu'il ne fallait pas offrir à la vanité monstrueuse des mains sanglantes qui tenaient la hache, une tête glorieuse à jeter à bas. Il fallait tenter d'émouvoir, et non demander du respect à qui ne le connaissait pas. Mme de Staël oublia la reine pour ne parler que de la bonne mère, de la parfaite amie, de la femme aimable et bonne, et si doucement sociable sous le dais royal. Cette pièce est remarquable par sa sensibilité ingénieuse et son énergie.

Mais elle s'aperçut bientôt du danger qu'offrait le nouveau système de corruption suivi par le Directoire..... Elle comprit qu'un gouvernement avili par le ridicule ne pouvait exister en aucun lieu, et en France moins qu'ailleurs. Mme de Staël prévit un changement dans les affaires, et prit part alors à des réunions assez suivies, qui eurent lieu à cette époque à l'hôtel de

Salm, sous le titre de cercle constitutionnel *(dans les raisons que l'empereur donnait souvent pour ne pas permettre à Mme de Staël de demeurer à Paris, celle-là était la dominante)*. Il était en opposition avec une autre réunion qui s'était formée à Clichy... Benjamin Constant, dont l'admirable talent se développa plus tard, mais qui déjà était une grande lumière, était un des orateurs les plus éloquents du cercle constitutionnel : c'est ce qui a fait dire que Mme de Staël était *devenue malgré elle le soutien de ce Directoire qu'elle méprisait.* Peut-être, au reste, en a-t-il été de ce jugement comme de beaucoup d'autres portés sur elle, et qui ont été déterminés d'après ses relations d'amitié.

Mme de Staël avait une grande religion en amitié, et servir, sauver ses amis, était pour elle un devoir sacré qu'elle a toujours rempli... M. de Talleyrand était alors en Amérique, fort dépourvu de tout ce qui peut aider à supporter l'exil, et dans un

vrai malheur. Mme de Staël le fit d'abord revenir et l'introduisit à la cour directoriale, où il réussit parfaitement chez Barras.

Lorsque le 18 brumaire se fit, Mme de Staël ne le blâma pas aussitôt que le jour radieux de l'étoile de Bonaparte dissipa la nuit obscure qui nous enveloppait..... Le prestige exercé par cet homme extraordinaire agit sur elle comme sur tous, et ses yeux ne virent en ce moment qu'un héros dans celui qui, plus tard, devint pour elle un ennemi.

Mme la duchesse d'Abrantès a tenu en ses mains des lettres de Mme de Staël au premier consul, dans lesquelles cette admiration est vivement exprimée sans aucun correctif. Plus tard, Napoléon disait qu'il ne la craignait que parce que étant très-impressionnable, son salon recevait des impulsions différentes; l'empereur était bien sévère; mais il faut l'avouer, il y a du vrai.

Joseph Bonaparte, qui aimait beaucoup Mme de Staël, l'avertit, avec l'accent de l'amitié qu'il avait pour elle, qu'elle courait quelque danger à parler aussi imprudemment dans son salon.

—Vous faites des réclamations auprès du gouvernement, lui dit Joseph, et puis vous glosez sur tous ses membres, et vous en faites des plaisanteries..... Ce n'est pas là le moyen d'obtenir.

—Aussi, répondit Mme de Staël, n'est-il jamais question dans mes conversations *de ce que je veux*, mais bien *de ce que je pense*.

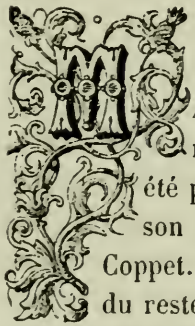
Ce mot est charmant de naturel et de grâce.

Bientôt la police, qui ouvre son œil de manière même à voir ce qui ne la regarde pas, s'avisa de trouver à redire sur les voyages que Mme de Staël faisait à Coppet pour voir son père... Le premier consul n'aimait pas M. Necker, et il attribuait à sa fille un dernier écrit sur les finances, qui

avait paru en 1804. Fouché mande Mme de Staël au ministère de la police pour lui *faire des remontrances*... Quelque temps après, un homme d'État, sans doute très-dévoué au premier consul, mais qui précisément l'étant à sa gloire, voulait l'empêcher de la ternir par des vexations dirigées par une femme, Regnault de St-Jean-d'Angely, prévint Mme de Staël qu'elle pouvait courir quelque danger, et lui procura lui-même une retraite dans la maison de campagne d'une de ses parentes. C'est dans cette maison qu'elle éprouva toutes les angoisses de l'attente d'un malheur... Toutes les nuits elle se relevait, se mettait à la fenêtre pour épier l'arrivée des gendarmes qui la devaient arrêter... De cette maison, elle fut à Saint-Brice, chez Mme Récamier, cet ange de bonté et d'angélique bonté secourable, que ses amis souffrants trouvaient toujours, et que la douleur attire par le besoin de faire du bien. De Saint-Brice elle fut s'établir dans une maison qu'elle loua à

dix lieues de Paris... Elle y était parfaitement tranquille, lorsque tout-à-coup ses anciens pressentiments se réalisèrent... Le commandant de la gendarmerie de Versailles vint lui apporter l'ordre de quitter les environs de Paris et de s'éloigner à la distance de quarante lieues. Le général Junot, qui lui portait un profond intérêt, parla en sa faveur avec une force qui aurait dû toucher son ancien général; mais il ne put rien obtenir. Mme de Staël ne voulant pas demeurer en France, puisque les portes de Paris lui étaient fermées, partit alors pour l'Allemagne.

II



ADAME de Staël, avant de se rendre en Allemagne, avait été passer plusieurs mois avec son père, dans la retraite de Coppet. C'est là que cette femme, du reste si supérieure, le devenait sous un jour tellement différent, qu'elle en recevait des reflets encore plus admirables. M. Necker avait des *manies* plutôt que des *habitudes* de sa vie passée. Sa fille savait les respecter, et cet esprit, intraitable ailleurs que devant son père, devenait avec lui souple avec dignité, et bon sans

faiblesse. Le déjeûner, qui se faisait en commun, était assez souvent le moment que Mme de Staël choisissait pour provoquer une discussion littéraire ou politique contre son père, pour lui donner le plaisir d'avoir ensuite raison, mais sans la lui donner trop brusquement. Il n'y a qu'une femme au monde pour avoir une pareille pensée... Un homme ne l'aurait jamais... ou bien alors ce serait par une raison relative.

Ce fut à cette époque que M. de Talleyrand rompit les liens d'amitié fort intimes qui l'attachaient à Mme de Staël. Comme elle ne gardait aucune mesure avec le chef de l'État, peut-être trouva-t-il plus régulier de s'éloigner d'une femme qui pouvait le compromettre. C'est dans le même temps à peu près que M. de Staël mourut dans une auberge à Poligni. Mme de Staël était près de lui en ce moment; elle l'entoura de ses soins et reçut son dernier soupir...

Fatiguée d'une lutte aussi prolongée avec Napoléon, Mme de Staël se retira à Coppet et ne s'occupa que de littérature : ce fut alors qu'elle composa *Delphine*. On a dit qu'elle s'était peinte tout entière dans ce roman, et qu'il était la réalité de cette femme extraordinaire dans sa jeunesse, comme sa *Corinne* en était l'idéal. Quelque temps après, Mme de Staël perdit son père. Ce coup fut affreux pour elle, car elle l'aimait avec tendresse, et une tendresse exclusive. Après sa mort elle partit pour l'Italie, et là elle fit sa *Corinne*, où sa vie est peinte sous le jour le plus lumineux, et rendue avec les paroles les plus douloureuses.....

Dans ses loisirs d'un exil de dix ans, elle composa ce fameux écrit sur l'Allemagne, qui, depuis son retour en France eut une vogue méritée, si extraordinaire. Ce fut en 1810, dès lors la France lui fut entièrement interdite. C'est aussi de cette époque que datent ses plus grandes douleurs. Peu

de temps après, Mme de Staël fut encore contrainte de fuir loin de la domination de la France. Elle partit, et se rendit en Autriche; mais l'esprit autrichien ne lui plut pas, et elle fut en Russie; là, ayant remarqué que la haine que l'on portait à l'empereur Napoléon s'étendait à tous les Français, même à ses victimes, et la trouvant injuste, elle alla en Suède, où elle fut fort bien reçue par le prince royal. Mais un coup terrible devait la frapper dans cette terre du nord, où le malheur faisait sa demeure habituelle, disait-elle toujours. Son fils Albert, que le prince royal avait pris pour son aide-de-camp, fut tué en duel. Mme de Staël, fuyant cette terre doublement funeste pour elle, d'exil et de malheur, se rendit en Angleterre, où elle demeura jusqu'à la prise de Paris par les alliés. Lorsqu'en 1815 Napoléon revint de l'île d'Elbe, elle se sauva de France en grande hâte. L'empereur l'y rappela; mais elle refusa d'y revenir.

Après la bataille de Waterloo, elle revit la France et Paris.

Mais ce fut en vain que Mme de Staël revit la France et ses anciens amis; elle n'était plus cette même femme, colorant tout d'un prisme venant d'elle-même, faisant jaillir de l'esprit des autres des étincelles provoquées par son propre feu. Elle n'était plus elle-même. Une affection vive, profonde et vraie, terrible peut-être comme toutes celles de cette nature qui dominent le cœur à l'âge qu'avait Mme de Staël, une affection dévorante s'était emparée d'elle, de son génie, et le détruisait. M. de Rocca avait une santé qui, toujours chancelante, donnait des inquiétudes renouvelées chaque jour à celle qui s'était attachée à son sort. Le lien qui les avait réunis prouve plus que toute chose ce qu'était l'âme de Mme de Staël. Elle était encore à Coppet, lorsque toute la société de Genève, qui était la sienne, parla beaucoup d'un jeune homme, neveu de M. Buttini, qui était re-

venu d'Espagne, après avoir reçu des blessures si graves, qu'elles agissaient sur sa santé avec une action presque mortelle. Mme de Staël le vit, elle en eut d'abord pitié. La démarche chancelante de M. de Rocca formait avec son âge un contraste fait pour arriver au cœur de Mme de Staël. En voyant M. de Rocca, elle lui dit deux paroles consolantes et partant du cœur, qui arrivèrent à celui du jeune homme, et décidèrent de son sort à venir. Sa tête et son âme furent subjuguées dans le même instant. Ce fut en vain que ses parents et ses amis le détournèrent d'une passion qui ne pouvait, disaient-ils, qu'être doublement malheureuse pour lui.

— Elle serait ta mère ! lui dit un de ses amis.

M. de Rocca le regarda un moment, et sourit de pitié en se voyant si peu compris.

— Eh bien ! répondit-il, je suis bien aise que tu m'aies rappelé que je pouvais l'ai-

mer d'une manière de plus. Je l'aimais déjà comme la femme la plus digne d'être adorée; je l'aimerai comme ce qu'on respecte le plus; ainsi, mon amour sera un culte.

Un autre ami lui remontrait également le tort qu'il avait.

Mais le cœur de M. de Rocca était touché, et lorsque le cœur parle, toute autre voix n'est plus écoutée.

— Elle m'aimera, disait-il toujours; elle m'aimera. Je lui prouverai qu'il est de fraîches matinées à tout âge, et je l'aimerai tant qu'elle m'épousera.

Et il avait dit juste. Il fut aimé, parce qu'il aimait, tant il est vrai que de toutes les séductions c'est la plus certaine, la plus *incisive*. Mme de Staël épousa M. de Rocca, et leur affection mutuelle fut aussi vive que profonde. Pour la première fois peut-être cette femme extraordinaire se voyait aimée comme elle l'avait rêvé pendant toute sa vie; elle était comprise, sentie, et son âme

pouvait enfin faire entendre des sons qui ne vibreraient pas dans une complète solitude ; elle pouvait se dévoiler tout entière dans ces entretiens pleins de charme, où deux êtres qui s'aiment, en se comprenant, parlent *cœur à cœur*, où l'un achève la pensée de l'autre, où tous deux se devinent, où le silence enfin est plus éloquent que la parole... Elle avait trouvé le bonheur dans les jours que Dieu avait marqués pour être les derniers... C'est toujours ainsi... nous sentons la vie quand il nous faut la quitter.....

En 1816, Mme de Staël éprouva un premier malaise, joint à un affaiblissement sensible. Elle fut en Italie et demeura quelque temps à Pise ; mais à son retour en France, ses maux prirent un caractère plus alarmant. Le docteur Portal, qui la soignait depuis son enfance, fut appelé auprès d'elle, et la dirigea avec l'assistance des premiers médecins de Paris ; mais un obstacle puissant s'opposait à la guérison. Mme de Staël

prenait immodérément de l'opium depuis très-longtemps. Cette habitude, une fois contractée, ne peut plus se rompre sans que la souffrance ne fasse aussitôt sentir son dard brûlant. Mme de Staël mourut à Paris, le 14 juillet 1817, entourée de ses enfants, de ses amis et d'une foule de personnes qui l'aimaient et respectaient son beau caractère; sa mort fut un deuil général.

Quelques moments avant sa mort, elle disait à ceux qui étaient près d'elle :

— Je crois savoir maintenant ce que c'est que le passage de cette vie dans une autre, et je suis convaincue que la bonté de Dieu nous l'adoucit; nos idées se troublent, et la souffrance n'est pas très-vive.

— Mon père m'attend, disait-elle ensuite dans une sorte de délire vague... Mon père m'attend... Il m'appelle.

On remarqua qu'elle était morte le 14 juillet !... l'anniversaire de cette journée qui fit entendre le premier coup de cloche qui

appela tous les peuples à la liberté. Beaucoup en ont loué M. Necker; beaucoup l'en ont blâmé.

Mme de Staël avait cinquante et un ans lorsqu'elle mourut. Son talent pouvait encore produire des fruits admirables; son âme, toujours ardente et remplie d'affections, son imagination si brillante et si vive, aurait prouvé que le génie surgissait en tous temps et toujours, sa flamme ne s'éteint jamais.

Mme de Staël avait de la grâce dans tous ses mouvements; sa figure, sans satisfaire les regards, les attirait d'abord, et les retenait ensuite, parce qu'elle avait comme un organe de l'âme, un avantage fort rare; il s'y déployait subitement une sorte de beauté intellectuelle, si l'on peut le dire; le génie éclatait tout-à-coup dans ses yeux, qui étaient d'une *rare magnificence*. Son regard s'animait d'un noble feu, et annonçait comme l'éclair la foudre de sa parole; sa taille un peu forte, ses poses

bien dessinées, mais naturellement et sans affectation, car elle en avait horreur, donnaient une grande énergie à ses discours. Il y avait en elle quelque chose de dramatique. Sa toilette elle-même avait quelque teinte de pittoresque qui ne tenait en rien à la mode; ses bras et ses mains étaient d'une beauté et d'une blancheur remarquables, ce qui contribuait également au dramatique de ses gestes, lorsqu'elle parlait ou qu'elle jouait la comédie.

Mme de Staël laissa beaucoup d'amis inconsolables de sa perte, ce qui prouve la bonté de son cœur. Sa famille, composée, au moment de sa mort, de son fils aîné le baron de Staël, et de sa fille, Mme la duchesse de Broglie, se vit encore réduite par cette main de la mort, qui frappe indifféremment la jeunesse, le génie et la fortune. M. Auguste de Staël, que des vertus douces et pures faisaient aimer autant que respecter, mourut en Suisse, jeune encore et lorsque le soin du bonheur d'une

autre venait de lui être confié. Mme la duchesse de Broglie, dont l'esprit rappelle tant celui de sa mère, en même temps qu'il est accompagné de vertus pures et saintes, est la seule, de cette famille, qui ait survécue à tous les autres.

Succombant à sa douleur, plus encore qu'à ses maux, M. de Rocca ne survécut que bien peu de temps à celle qu'il avait tant aimée. Il mourut à Hyères, en Provence, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1818; il entrait dans sa trente-et-unième année; il était encore bien jeune pour mourir! mais l'amour et la douleur usent tant la vie! ..

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavionsis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libra
University of
Date Due

DEC 15 2005
UO07 DEC 2006

Golden Rule Bindery
Box 308 Ostawa

DC 203.9 .C33N3 1859
CADET DE GASSICOURT, C
NAPOLEON IER, MME DE S